

1.892
VERS
GUILA
Y
732
3
ÉSERVE









Réinscrire

1892

Reliure aux armes de Louis 16.

N.B. Le maroquin vert était la couleur des reliures de Mme Victoire de France.

VERS

PAR

LE COMTE D'AGUILAR,

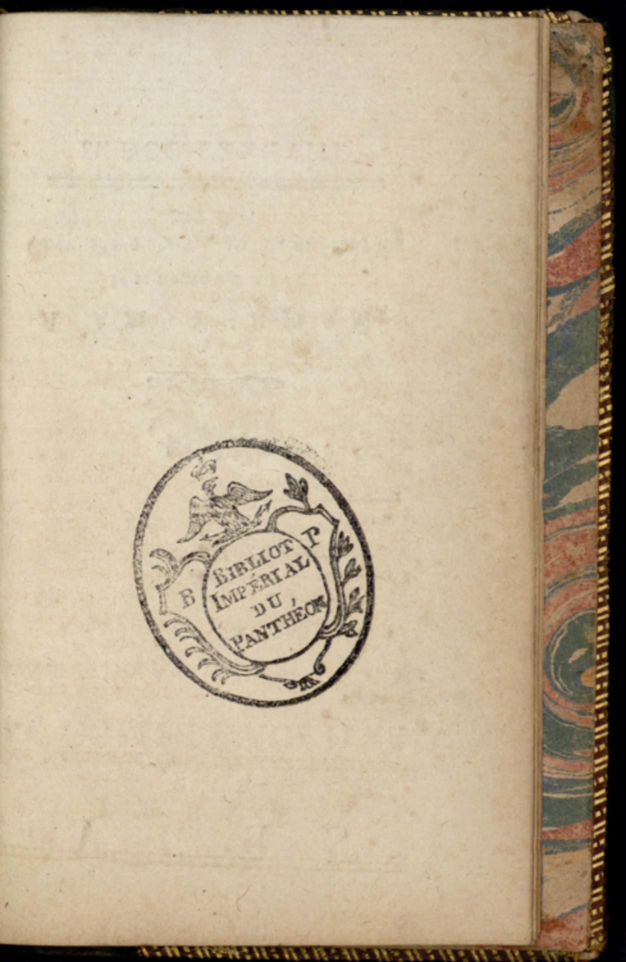
CAPITAINE AU RÉGIMENT ROYAL-POLOGNE, CAVALERIE.

Hos ego verſiculos feci.
VIRG.



A AMSTERDAM;
Et se trouve à PARIS,
Chez DEBRAY, au Palais-Royal,
N°. 235.

M. DCC. LXXXVIII.


B
P
BIBLIOT
IMPÉRIAL
DU,
PANTHÉON

TABLE

Des pieces contenues dans ce volume.



VERS.

STANCES ANACRÉONTIQUES.

Douce erreur ! aimable folie !
Songes qui nous rendez heureux,
Répandez des fleurs sur ma vie,
Flattez mes goûts, comblez mes vœux;
Que de cette charmante ivresse
Rien ne puisse troubler le cours.
Soyez ma raison, ma sagesse,
Versez le bonheur sur mes jours



Et vous, ô ma lyre chérie !
Vous, l'interprete de mon cœur,
Célébrez toujours de Délie
Le doux souris, l'œil enchanteur ;
Célébrez sa bouche de roses
Que la mienne ose caresser,
Sur ces fleurs fraîchement écloses
Rien n'est si doux que le baiser.



Peignez-la comme une Bergere,
D'un corps formé par les amours,
Sa robe ondoyante et légere
Embrasse et marque les contours ;
Sa marche est celle du zéphyre,
Son haleine en a la fraîcheur,
Et l'air qu'autour d'elle on respire
Prend du jasmin la douce odeur.



Peignez dans ses yeux l'innocence,
Sur ses levres la vérité ;
Peignez sur son front la décence,
L'amour et l'ingénuité ;

Tâchez de rendre la finesse
D'un regard timide et flateur,
Qui sait exprimer la tendresse
Sans dérober à la pudeur.



Son ame douce, mais sensible,
A connu le besoin d'aimer;
Un feu délicat et paisible
Y brûle sans la consumer.
Elle est simple, tendre, ingénue;
L'amour parloit en ma faveur;
A sa voix elle s'est rendue;
Elle m'a dit: voilà mon cœur.



Que tes plaisirs soient des chimeres,
Amour, ou bien des vérités:
Ah! tes erreurs me seront cheres
Autant que tes réalités.
Avec tes charmes l'on oublie
Les maux, les chagrins, la douleur;
Tu nous consoles de la vie,
Et tu nous fais croire au bonheur.

ROMANCE
EN VIEUX LANGAGE.

LAS ! quand verrai-je cet ombrage,
Quand verrai-je ces si doux champs
Où deux yeux vers moi flamboyans
Me mirent en si doux servage ?
Las ! n'ai plus que soucis poignans,
Car ne suis plus en ce rivage.



SI connoissiez ma gente amie,
Diriez, c'est le printems fleuri ;
Que cil qui peut être l'ami
D'une Bergere tant jolie,
Doit trouver son heur accompli !
Qu'il doit mener joyeuse vie !



Vous avez vu par aventure
La rose ouvrir son boutonnet ;
Cueillez ce bouton vermeillet,
Et vous aurez la portraiture
De celle dont je suis sujet,
Fors que plus fraîche est sa figure.



Si regardez la colombelle
Et si contemplez sa blancheur,
Celle-là qui garde mon cœur
Est bien plus blanche, est bien plus belle ;
Sa fidélité, sa douceur,
Tout cela trouveriez en elle.



Si de fleurs une girlandelle
Voyiez ceindre son corps joli,
Ja verriez leur éclat terni,
Pauvres fleurs ! elle est la plus belle ;
Quand mettriez perles parmi,
Si la voyiez, ne verriez qu'elle.



Adieu vous dis, rive étrangere,
Ne puis vivre loin de ses yeux ;
Or vous command, mal plaisans lieux;
Adieu, vous dis, lointaine terre,
Serois ici trop malheureux ;
Il n'est plaisir sans ma Bergere.

AUTRE ROMANCE
EN VIEUX LANGAGE.

Ce tems s'en est bien vîte allé
Où j'aimois d'un amour si tendre ;
Tout mon plaisir s'est envolé,
Las ! ne sais comment le reprendre.



Dans mon ame habite langueur,
Desirs ont fait place à tristesse ;
Amour ! tu n'es plus dans mon cœur,
Ne me souvient de ma maîtresse.



Las ! me faisoit un si grand bien
De mon cœur la douce chimere !
A présent que n'aime plus rien,
En vérité ne sais que faire.



Ne croyez que la liberté
Soit notre plus grand avantage.
Mieux vaut douce captivité,
Chaînes de fleurs dans le bel âge.



Un jour si puis encore aimer,
Si pied mignon, si gent corsage,
Peuvent encore m'enflammer,
Je vous en dirai davantage.



Croyez ma chanson, jeunes gens,
Aimer, voilà votre sagesse;
Bien vîte s'enfuit le printems,
Plaisir a bien plus de vîtesse.

VERS
ÉCRITS SUR LES TABLETTES
DE Mlle. DE CHA. . . .

QU'ÉCRIREZ-VOUS sur ces tablettes ?
Quels secrets leur confîrez-vous ?
Ah ! sans doute elles furent faites
Pour les souvenirs les plus doux ;
En attendant qu'à cet usage
Ce *souvenir* soit employé,
Qu'il soit permis à l'amitié
D'en remplir la premiere page.

VERS

A Mlle. DE CHO....

Après lui avoir entendu chanter une de mes Romances en s'accompagnant sur la guitare.

Par vos accens ma romance embellie,
M'a plu pour la premiere fois ;
Votre guitare et votre voix
A mes vers ont donné la vie.
Dans votre bouche ils ont plus de fraîcheur ;
Elle répand sur eux la grace, la couleur ;
Ils sont devenus votre ouvrage.
Vous avez fait comme le Créateur,
Qui de rien forma son image.

VERS
A LA MÊME,
Pour le jour de Saint Gabriel, sa fête.

Votre Patron étoit, dit-on, un Ange ;
Mais cet Ange charmant, quoique saint et chrétien,
On le peint à peu près comme l'Amour payen :
Cela n'est point du tout étrange ;
Et de plus loin on se ressemble bien.
Quoi qu'il en soit, cet Archange adorable
Avoit de l'Amour de la fable
Les yeux divins, le séduisant minois,
Les ailes, le sourire aimable.
Or, à vous parler vrai, je crois
Que l'ange Gabriel est l'ange tutélaire
Qui me conduit et qui m'éclaire ;
Qu'il est auprès de moi ce qu'un zélé chrétien
Appelle son ange gardien.
Ah ! comme je le vois, que sa forme est charmante !
Quel teint ! quelle fraîcheur ! quelle grace piquante !

Mais si c'étoit l'Amour ? je n'en sais rien ;
C'est l'Ange ou bien l'Amour, peut-être l'un et l'autre,
Mais quels qu'ils soient, leur figure est la vôtre ;
Sous vos traits enchanteurs je les vois tous les deux ;
Ils ont ce souris fin, ces graces naturelles ;
Ils ont votre regard, votre taille, vos yeux,
Mais, dans mon cœur, ils n'ont plus d'ailes.

ENVOI

ENVOI

DES VERS PRÉCÉDENS

A M. LE COMTE DE PE....

Qui m'avoit dit qu'il s'appelloit Gabriel, et que mes vers lui faisoient aimer son Patron.

J'ai célébré votre Patron,
J'ai dit qu'il étoit fait pour plaire ;
A vos vertus, à votre caractere,
J'aurois dû deviner que vous portiez son nom.
Son origine étoit céleste ;
Le sang dont vous sortez est pur et glorieux ;
Il en étoit plus doux et plus modeste :
Sur ce point-là, comme sur tout le reste,
Vous vous ressemblez tous les deux.
Son nom inscrit dans la légende
Reçoit les vœux les plus flatteurs,

Le vôtre est gravé dans nos cœurs,
Et leur amour est notre offrande;
La bonté, la candeur le suivoient en tout lieu;
Elles sont toujours sur vos traces;
C'étoit le favori de Dieu,
Et vous êtes celui des Graces.

ROMANCE

SUR UN AIR CATALAN.

Guitare langoureuse
Accompagne mes chants ;
De ma plainte amoureuse
Soutiens les doux accens.



Sur ton aile, zéphyre
Emporte mes chansons,
Auprès de ma Thémire
Va répéter mes sons.



Dis-lui que la jeunesse
Passe comme une fleur ;
Ce n'est que la tendresse
Qui nourrit sa fraîcheur.



CETTE rose expirante
Que j'ai pris sur son sein,
Est pour moi plus brillante,
Que la fleur du matin.



AINSI notre jeunesse
S'entretient par l'amour;
Si l'on n'aime sans cesse,
L'on ne plaît qu'un seul jour.

PORTRAIT

DE Mme. V.......

L'ART de charmer, le don de plaire
Est dans vos yeux, et n'est pas dans mes vers;
Comment d'un pinceau téméraire
Oser peindre ces deux éclairs,
Cette taille svelte et légere,
Gracieuse avec majesté,
Libre et facile avec noblesse,
Et dont le contour enchanté
Joint l'élégance à la souplesse?
Comment peindre, comment saisir
Ces graces tendres, naturelles?
Vous ne les cherchez pas, et vous plaisez par elles:
Attentives à vous servir,
Sans que vous commandiez, elles vous sont fidelles;
Vous n'avez pas le tems de former un desir,
La grace du moment, celle qu'il faut choisir,

Et que vous auriez desirée,
Quitte ses sœurs, qui sont à vos genoux,
Et triomphante et préférée
Vient se placer encor plus près de vous,
Folâtre dans vos yeux, sourit sur votre bouche,
Conduit vos pas, anime votre voix,
Y répand ce charme qui touche;
Cause un plaisir, un tourment à la fois:
J'avois cru, comme le vulgaire,
Que les Graces n'étoient que trois,
Ah! j'en compte bien plus depuis que je vous vois,
Graces d'esprit, graces de caractere,
Graces qu'on ne peut définir,
Graces que le cœur peut sentir,
Mais sur qui l'esprit doit se taire;
Enjoûment sans malignité,
Gaîté qui se soutient, qui brille sans médire;
Douceur de goûts, égalité,
Grace que rien ne peut détruire,
Qui survit même à la beauté,
Et qui conserve son empire;
Ah! si j'avois ce talisman secret
Par qui vous plaisez même aux femmes,

Je vous peindrois en traits de flammes;
Et fier d'avoir tracé cet ensemble parfait,
Admirant de plus près cette image si belle,
Je dirois tout bas au portrait,
Ce qu'on n'ose dire au modele.

VERS
A LA MÊME,

POUR le jour de Sainte Genevieve, sa fête.

O GENEVIEVE ! ô bergere charmante,
Inspire-moi, descends du haut des cieux,
Je veux fêter une beauté touchante ;
Comme toi, douce, aimable, intéressante,
Elle a ton nom, tes graces et tes yeux.
On la verroit aux rives de la Seine,
Ainsi que toi, laissant de ses cheveux
Eparpiller au zéphyr, trop heureux,
Les longs anneaux et les boucles d'ébene ;
Simple bergere, autour des prés fleuris
On la verroit, et bientôt tout Paris
La choisiroit pour patrone et pour reine ;
Elle est la mienne et celle des amours :
Anges charmans et chérubins folâtres,

De ses appas ils baisent les contours,
Et de leurs mains la parent tous les jours;
Sur ses attraits dont ils sont idolâtres,
De leur pinceau voluptueux et fin,
La touche tendre, adorable, enflammée,
Fond avec art cette teinte animée,
Ce feu charmant, je ne sais quoi divin,
Poison subtil dont la raison pâmée
Aime l'ivresse et se défend en vain;
O Genevieve, ô douce pastourelle,
Possedes-tu ce regard assassin ?
Ah! s'il est vrai, je crois que pas un saint
Ne vit en paix dans la gloire éternelle.

VERS

A MME. DE LA P. . . .

En lui renvoyant, la veille de son départ, L'ESSAI SUR LE BONHEUR, *de Mme. du Châtelet, qu'elle m'avoit prêté.*

Je l'ai connu, je l'ai goûté,
Le bonheur, près de vous, mieux que dans un traité;
Avec lui vous m'avez fait vivre,
J'étois admis dans sa société;
Mais vous partez, je vous rends votre livre,
Il ne peut plus servir à ma félicité.

EPITRE A LA NONCHALANCE,

DÉDIÉE A Mme. D'A.....

Pour l'intelligence de cette épître, il faut savoir qu'on avoit beaucoup parlé du Néologisme*, ou fureur des nouveaux mots, chez Mme. d'A....; cela avoit fourni à quelques plaisanteries qui sont indiquées par un vers de la fin.*

Déesse des vertus tranquilles,
Qui sur des carreaux d'édredon
Inspirois des chansons faciles
Au vieux goutteux Anacréon,

Et sur le plus aimable ton,
Montois les cervelles fertiles
De Chapelle et de Bachaumont;
Trop séduisante Nonchalance,
Compagne de la volupté,
Doux besoin de l'oisiveté,
Dicte mes vers sans que j'y pense.
Celle que je veux célébrer
Fait l'ornement de ton empire;
Ses graces te font adorer.
Pour peindre tout ce qu'elle inspire,
Fais que je puisse respirer
L'air qu'autour d'elle l'on respire:
Abandon facile et charmant,
Air de langueur et de mollesse
Qui n'éteint pas le sentiment,
Qui ne nuit pas à la justesse
D'un esprit vif et pénétrant,
Composé parfait et piquant
D'une négligente finesse,
D'une intéressante paresse,
C'est la nommer en la peignant.

Déesse qui verses sur elle
Et les roses et les pavots,
Daigne donner à mes tableaux
Le coloris de leur modele.
Que mes crayons libres et doux
Semblent errer à l'aventure ;
Que l'art, trompant les yeux jaloux,
Soit toujours pris pour la nature.
Je veux lui dire qu'elle plaît,
Qu'elle plaira, quoi qu'elle fasse ;
Sans qu'elle recherchât la grace,
La grace la rechercheroit.
Aux distractions qu'il fait naître,
Comme le sentiment sourit,
Elle n'a jamais tant d'esprit
Que lorsqu'il ne veut pas paroître ;
Le mot propre, le mot charmant
Naît sur ses deux levres de roses,
Et même après qu'elles sont closes,
On le goûte encore, on le sent ;
Du divin Auteur de l'Emile,
Soit qu'elle vante le talent,

Soit que le Voltaire brillant
Lui paroisse un peu trop futile,
Qu'elle parle vers ou raison,
Sentiment ou philosophie,
Ses phrases sont du meilleur ton,
Et brillent sans *néologie*.
Doux écueil du plus froid Caton,
Trop adorable quiétiste,
Au plus sauvage janséniste
Vous eussiez fait aimer la Guyon.
Suivez sa morale charmante,
Sans avoir l'air de rien sentir;
Pour l'amour soyez nonchalante,
Et distraite pour le desir.

CHANSON

SUR L'AIR

D'UN MENUET ESPAGNOL.

UN instant, s'il est possible,
Amour ! sois moins inflexible,
Cesse d'égarer,
Laisse respirer
Un cœur trop sensible ;
Pour les plus fideles amans,
N'as-tu donc que des tourmens ?
Ces cœurs légers, inconstans,
Frivoles, faux, imparfaits,
Que rien ne trouble jamais,
Jouissent-ils seuls en paix
De tes bienfaits ?



Sur les roses qu'il caresse,
Zéphyr voltige sans cesse.
Charmer, attendrir,
Séduire et s'enfuir,
Voilà sa tendresse.
Ah ! comme ce dieu fortuné,
Heureux, jamais enchaîné,
Par le desir entraîné,
Ne puis-je donc voltiger ?
Plus sage et toujours léger,
De jeux et d'amours changer,
Sans m'engager ?



Mais ce rêve que j'encense,
Est-il une jouissance ?
Si j'en crois mon cœur,
L'ennui, la langueur,
Suivent l'inconstance;
Rends-moi plus fidele à mes nœuds,
Amour ! ah ! j'aime bien mieux
Vivre toujours malheureux,

Que d'aller de fleur en fleur
Chercher l'ombre du bonheur,
Sans jamais, dans mon erreur,
Sentir mon cœur.

EPITRE

SUR LA TRISTESSE,

A M. DE M. . . . . .

Vous le voulez, je vais monter ma lyre,
Sur ce vieux ton, ce mode intéressant,
Si peu goûté dans ce siecle charmant,
Dont la gaîté tient presque du délire ;
Qui se peint tout sous un côté plaisant ;
Qui même, hélas ! dans un drame touchant
Du noir Mercier, trouve le mot pour rire.
Vous êtes loin de ce goût indécent,
Etre fort gai, vous paroît inutile,
Et délaissé par un monde futile,
Ce pauvre dieu qu'on nomme Sentiment,
Dans votre cœur a choisi son asyle ;
Je vais chanter ce bonheur peu connu
Que fait goûter une douce tristesse.

Un sentiment vrai, profond, soutenu,
Qui nous poursuit, nous agite sans cesse,
N'en doutons pas, aux cœurs qu'il intéresse
Sait procurer ce charme continu;
L'homme léger, dans son extrême ivresse,
En l'effleurant connoît peu le plaisir;
L'homme inactif au sein de la paresse,
Vit comme on meurt, et ne fait que languir.
Mais l'homme triste et dont l'ame frappée
D'un objet cher qui peut seul la remplir,
De son image est sans cesse occupée,
Sent l'existence et doit seul en jouir;
De sa langueur, de son inquiétude,
Sur tous les lieux le charme se répand;
L'horreur des bois, leur vaste solitude,
A ses regards n'ont rien que de touchant.
Pour lui la nuit n'a point d'ombres terribles;
Il la préfere au jour, à sa clarté,
Et dans son sein goûte une volupté
Qui se derobe aux ames plus paisibles;
Ciel! que je plains ces êtres insensibles,
Dont le sang calme et jamais exalté,

Toujours stagnant comme l'eau du Léthé,
Soutient toujours dans leurs cœurs impassibles,
D'un long repos la froide égalité.
Ah ! pour eux seuls la nature est muette,
L'astre du jour sans vie et sans chaleur,
L'oiseau sans voix, le zéphyr sans fraîcheur.
C'est pour l'amour que la nature est faite !
Mais cet amour qu'on nous a peint enfant,
A l'œil fripon, à l'air vif et volage,
Le front brillant des couleurs du bel âge,
Blessant les cœurs, mais si légérement,
Formant des nœuds dont un souffle dégage,
N'est pas le vrai, quoique plus séduisant ;
Le véritable est dans l'adolescence ;
Ses traits formés sont nobles et touchans ;
Une pâleur inconnue à l'enfance,
Fait ressortir ses yeux intéressans,
Brûlans de feux, quoiqu'humides de larmes,
Souvent baissés, mais toujours éloquens ;
Tel est ce Dieu ; mais pour peindre ses charmes,
Il faut avoir entendu ses accens ;
Il a parlé, c'est lui qui d'Héloïse

Guida la plume et consacra l'ardeur :
Dans le mortel dont elle fut éprise,
Son feu divin prouva par sa chaleur
Qui survécut aux sources de la vie,
Qu'on peut aimer, si l'on conserve un cœur ;
Il inspira les écrits de Julie,
Près de Clarens il fit naître des fleurs ;
Sa main grava ces chiffres enchanteurs,
Doux monumens du roc de Meillerie ;
Lui seul du Tasse arrangea les couleurs,
Lorsqu'il peignit Olinde et Sophronie,
Et ce Tancrede, en proie à ses douleurs,
Trop adoré par la triste Erminie.
Il a régné, ce véritable amour,
Dans ces beaux jours où la simple nature
Etoit sans art et parloit sans détour ;
Il a régné, son existence est sûre ;
Mais les Français l'ont banni sans retour.
Tourmens heureux d'un cœur mélancolique,
Vous n'êtes plus à nos yeux éclairés,
Que les travers d'un préjugé gothique
Qui trop long-tems nous avoit égarés ;

De quoi pleurer ? des rigueurs de nos belles ;
Leurs cruautés n'affligent plus les cœurs.
Que regretter ? Est-ce les infidelles ?
Le beau sujet pour répandre des pleurs !
Il n'en est plus : changer n'est pas un crime,
Un forfait noir, comme au siecle passé ;
De sa constance on seroit la victime ;
On ne perd rien lorsqu'on est délaissé.
Le Tourtereau, qui pleure son amie,
Peut se livrer à toute sa douleur ;
De sa compagne il a perdu le cœur :
Le perdons-nous lorsqu'on nous congédie ?
O mes erreurs ! ô mes songes si doux !
Vous conserver seroit une folie ;
Il faut vous fuir et renoncer à vous :
Une beauté se rit d'un amant triste.
Monstre charmant, séduisante égoïste,
Elle veut plaire et goûter le plaisir,
Sans qu'à son cœur il en coûte un soupir ;
Qu'à ses genoux Saint-Preux seroit maussade,
Tancrede gauche, insipide, odieux !
Qu'un Abailard sur-tout y seroit fade !

Infortunés, nommons-nous après eux.
Que faire donc ? quel parti faut-il prendre ?
Conseillez-moi, vous qui jugez si bien :
Faut-il cesser d'être rêveur et tendre,
Jouir de tout sans s'attacher à rien ?
Faut-il toujours tenant à son systême,
Se tourmenter pour des objets ingrats,
Qui pensent faux, et qui veulent, hélas !
Qu'on les étonne, et non pas qu'on les aime ?
Nos cœurs sont francs, tendres et délicats ;
Que je vous plains ! je me plains davantage
D'un sentiment tout-à-fait hors d'usage
Corrigeons-nous, ou ne l'affichons pas ;
Je l'avoûrai, je crains le ridicule
De l'amour pur qu'adoroient nos ayeux,
Et je sens bien que si j'étois Hercule,
Du goût régnant je me trouverois mieux.

ENVOI

DE L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE

A M. DE M. . . . . .

SERVANT d'amour, tendre et féal amant,
C'est par vous seul et pour vous que je chante;
Vous méritez le surnom de *Tristan*;
Ainsi que lui, près d'une *Ysculi* charmante,
Malgré le ton, les vices du moment,
Soyez heureux, trouvez le sentiment;
Qu'elle soit douce, aimable, intéressante;
Enivrez-la de ce *boire amoureux*
Qui remplit l'ame et la rendra constante;
Dans vos beaux ans soyez tristes tous deux,
Et réservez la gaîté pour quarante.

LES DEUX BAISERS,

ROMANCE,

SUR L'AIR DE CELLE DU BARBIER DE SÉVILLE.

J'AVOIS juré d'abandonner ma lyre,
Jadis l'organe et la voix de mon cœur ;
J'avois juré de fuir un Dieu trompeur
Qui trop long-tems a causé mon martyre.

MAIS deux baisers ont r'ouvert ma blessure.
Adieu, raison, adieu tous mes sermens ;
Amour ! un seul de ces baisers charmans
Auroit suffi pour me rendre parjure.

JE la ressens cette flamme premiere,
Je le reprends ce luth si négligé ;
Mon pauvre cœur désormais corrigé
Ne fera plus de serment téméraire.



De mon bonheur je chanterai l'histoire :
Il fut rapide et dura deux instans ;
Amour ! Amour ! encore deux momens,
Ou des premiers ôte-moi la mémoire.

VERS

A MADAME LA VICOMTESSE DE SAINT-P.....

SUR une troupe de comédie d'enfans dont elle n'aimoit pas le jeu.

VOUS n'aimez pas mes chers petits acteurs :
Leur jeu vous déplait, vous ennuie ;
Pour moi, malgré nos rigoureux censeurs,
J'adore leurs talens et leur mine jolie ;
Et dût-on à jamais me taxer de folie,
Je crois même qu'ils ont des cœurs.
J'entends d'ici quelqu'un qui se récrie :
Des cœurs, des cœurs à des enfans !
Homme ! ta remarque est savante :
Pourquoi pas un cœur à dix ans ?
Il est souvent si vieux à trente.
Va, j'aime mieux ces cœurs naissans,

Que les restes du tien, blasé, sans énergie,
Ces cœurs croîtront avec le tems ;
Le tien n'est plus qu'une momie.
J'aime mieux un enfant qui me fait espérer
Qu'il sera quelque jour aimable,
Qu'un ennuyeux bêtement raisonnable,
Qui, dans tout ce qu'il dit, ne fait que s'admirer ;
Qu'un singe à pompeux étalage ;
Qu'un Midas à prétentions ;
Qu'un sot à dissertations ;
Qu'un égoïste à faux visage ;
Qu'une machine à passions.
C'est l'âge du bonheur que celui de l'enfance,
De la vie elle est le matin,
Avec sérénité c'est un jour qui commence,
Mais qui se gâte sur sa fin.
De cette précieuse aurore,
Heureux qui peut long-tems jouir !
Heureux qui se sent digne encore
D'en conserver le souvenir !
Venez voir mes enfans. Ah ! je vous en conjure,
Je voudrois bien vous attendrir pour eux ;

La vie humaine en miniature
Est le tableau qu'ils offrent à vos yeux :
Ce sont de vrais boutons de rose
Fermés encor, mais qu'un doux incarnat
Déja nuance, et par degrés dispose
A briller d'un plus vif éclat ;
Leur foiblesse, leur innocence
Vous parleront en leur faveur ;
Voyez-les avec indulgence,
Jugez-les avec votre cœur.
Leur voix n'a pas les éclats du tonnerre,
C'est le murmure du zéphyr ;
A peine peuvent-ils sentir,
Et cependant ils savent plaire.
Ce mélange confus d'imparfaits sentimens,
Ce demi-jour qui luit dans leur ame ébauchée,
Présentent des tableaux doux, neufs, intéressans,
Dont vous devez être touchée ;
Ils n'imitent pas bien le cri des passions,
Les transports, les fureurs, la mine épouvantable,
Et le fracas insupportable
Des gigantesques histrions



D'un sentiment marqué la teinte trop hardie,
Perd quelquefois en eux de sa vivacité ;
Eh ! que m'importe à moi qu'elle soit adoucie ?
Ils gagnent en naïveté
Ce qu'ils perdent en énergie.
Trop sentir, c'est brûler des flammes des enfers :
Agité trop long-tems par de vives secousses,
J'ai bien mal à mes pauvres nerfs ;
Je n'aime plus que les passions douces.
Je vais vous renvoyer avec un pied de nez,
Me dira mon censeur qui toujours me travaille :
Vos enfans ne font rien qui vaille
Dans ces endroits qu'on nomme raisonnés.
Eh ! tant mieux, mon ami, la raison est si bête ;
Je n'écoute jamais ces oracles pédans ;
Et tout ce vain jargon dont on me rompt la tête,
Ne me semble qu'un jeu d'enfans.
J'aime les miens ; ils sont aimables :
O vous qui l'êtes tant, aimez-les donc aussi ;
Tout mon desir, tout mon souci,
Est de vous les rendre agréables ;
Je serois trop content si j'avois réussi.

Il en est un pourtant qui manque aux miens peut-être,
Mais qui dans peu, je crois, viendra les visiter ;
C'est vous qui le faites connoître,
Heureux celui qui peut vous le faire goûter !

STANCES IRRÉGULIERES

A Mlle. DE CH. . . .

En réponse à une romance qu'elle m'avoit envoyée, sur l'absence.

Loin de celle que je desire,
Je ne vis que pour la douleur ;
Ainsi se desseche la fleur,
Loin de l'haleine du zéphyre.



Gloire, honneur, trompeuse chimere,
C'est vous qui faites mon malheur ;
Ah ! ma gloire étoit de lui plaire,
Tous mes plaisirs sont dans son cœur.



Par-tout de la main du desir
Je vois ton image tracée ;
Ah ! qu'il m'offre à ton souvenir,
Comme il te peint à ma pensée.



Vers le soir, si d'un vent léger
L'haleine fraîche et bienfaisante,
Vient baiser ta bouche charmante,
Ou sur tes levres voltiger :



Ah ! dis-toi : Mon amant soupire;
Son souffle a passé dans mon cœur;
Et c'est l'amour que je respire,
Dans ce zéphyr consolateur.



Si dans la nuit, ma tendre amie,
Tu contemples l'astre charmant
Qui verse un jour doux et touchant
Sur la nature rafraîchie :



Pense : Une douce rêverie
Y fixe peut-être ses yeux;
Ce jour tendre et voluptueux
Le fait songer à son amie.



Si tu vois voler un ramier,
Il vient d'auprès de moi peut-être ;
J'aurois voulu te l'envoyer,
S'il avoit pu te reconnoître.



Ainsi je veux que chaque objet
T'offre, de l'amant qui t'appelle,
Le souvenir et le portrait ;
Mais pour le peindre comme il est,
Sur-tout, qu'il le peigne fidele.

LE LAURIER,

ODE ANACRÉONTIQUE,

Imitée d'une Cantate de MÉTASTASE:
Scrivo in te l'amato nome, &c.

DÉDIÉE

A Mlle. DE CH.....

REÇOIS le nom de ma maîtresse,
Jeune laurier, arbre charmant;
Conserve bien de ma tendresse
Le cher et précieux garant;
Prends plus de vie et plus de force
En recevant ce nom flatteur;
Je le grave sur ton écorce
Comme il l'est au fond de mon cœur.



TA cheveluré verdoyante
Se conserve dans tous les tems ;
Qu'ainsi mon Eglé soit constante
Pour le plus tendre des amans ;
Mais jamais ta tige infertile
N'a vu des fruits développés ;
Que mon espoir soit moins stérile ;
Que mes vœux ne soient pas trompés.



QUE les déités des campagnes
Viennent danser autour de toi ;
Que les arbres de ces montagnes
Te reconnoissent pour leur roi.
Mais ton ombrage salutaire,
Souviens-t'en, ne doit protéger
Ni l'indifférente bergere,
Ni l'amant trompeur et léger.



QUE le zéphyr tendre et paisible
Soit constant à te caresser ;
Que jamais le vautour terrible
Sur toi ne vienne se placer ;

Mais

Mais sers d'asyle aux tourterelles,
Et que dans cet asyle heureux,
Elles deviennent plus fidelles
Et sentent redoubler leurs feux.

PORTRAIT DE DEUX SŒURS.

Vous voyez aujourd'hui la rose épanouie,
Hier vous la vîtes en bouton ;
Encore à demi close elle étoit si jolie !
Aujourd'hui qu'elle est belle ! Ah ! c'est avec raison
Qu'on dit que toute fleur auprès d'elle est ternie.
Voilà Lise et Chloé ; ces deux charmantes sœurs
Du printems qui renaît ont toutes les couleurs.
Lise est si douce, et Chloé si piquante !
Ce nez en l'air, cet œil vif et mutin,
Ce teint si frais, cet ensemble malin,
Séduit le cœur, et l'enivre et l'enchante ;
Mais si Lise sur vous a baissé ses beaux yeux,
De ces beaux yeux l'expression touchante
Dans votre cœur portera d'autres feux ;
Du sentiment son regard est l'image,

Et son sourire est celui de Vénus,
Mais de Vénus plus décente et plus sage,
Vénus voilée, et recevant l'hommage
Des amours unis aux vertus.
Que de beauté ! que de finesse !
Dieux! comme l'une plaît ! comme l'autre intéresse!
Que leurs appas ont de pouvoir!
Que de desirs elles font naître!
Mais ce n'est rien que de les voir,
Il vaut encor mieux les connoître :
Leur esprit est sans fard, ainsi que leurs attraits;
Il ne doit rien à l'art, et tout à la nature;
Il est charmant ainsi que leur figure,
Et leur ame est comme leurs traits.
Vers l'une ou l'autre de ces belles,
Mon cœur tour-à-tour balancé,
Quand à l'une il se croit fixé,
Voit l'autre qui lui rend ses ailes.
Mais je puis excuser cette légéreté :
Lise réuniroit mes vœux et mon hommage,
Si son ame avoit moins de sensibilité;
Et Chloé l'auroit emporté,

Si la sienne pouvoit en avoir davantage.
Amour ! Amour ! fais-moi toujours souffrir :
Je chéris cette inquiétude ;
Ote-moi pour jamais le pouvoir de choisir,
Et laisse-moi mourir de cette incertitude.

ZELMIRE,

CONTE ÉLÉGIAQUE.

L'ASTRE des nuits brilloit, et dans son cours paisible
Répandoit sur la terre une douce clarté ;
Tout respiroit le calme et la tranquillité ;
Lemouvement de l'onde à peine é toit sensible,
Et le flot par le flot sembloit être arrêté ;
Le timide zéphyr se glisssoit en silence,
Et filtroit à travers le feuillage des bois ;
D'aucun être animé oǹ n'entendoit la voix :
Agénor au milieu d'une forêt immense
Sembloit exister seul, et ses pas égarés,
Par un foible rayon plus trompés qu'éclairés,
Sous ces dômes obscurs, sous ces voûtes touffues,
Cher choient d'un noir sentier les heureuses issues.
Déja depuis long-tems il erroit sans succès ;
Il découvre à la fin un endroit moins épais :

La déesse des bois, la Lune favorable,
Y jette un doux éclat, et perce les forêts ;
Un ruisseau dans son cours forme un lac agréable
Qui réfléchit son disque et double les objets.
Sur les bords de ce lac, sous des cyprès funebres,
Sous des pins orgueilleux s'éleve un monument,
La lumiere y reçoit la forme des ténebres,
Le rayon s'en approche et meurt en l'éclairant :
Agénor y parvient, et la teinte obscurcie
De l'astre de la nuit, qui se voile en ces lieux,
Reprend à son aspect une nouvelle vie ;
Une urne sépulcrale enfin s'offre à ses yeux,
Sa forme est élégante et noble avec tristesse,
Ses faciles contours, qui semblent dessinés
Des mains de la douleur unie à la tendresse,
Sont entourés d'œillets et de pavots fanés ;
Et sur un marbre noir ces paroles placées
Par un burin tremblant sont à peine tracées.

« Passant, arrête et pleure un moment dans ces lieux :
» Zelmire fut bergere et plus belle que Flore ;
» Lydor aima Zelmire, et Lydor fut heureux ;
» Mais Zelmire n'est plus, et Lydor vit encore ».

Ce peu de mots, touchans par leur simplicité,
D'Agénor attendri firent couler les larmes;
Immobile et pensif près du marbre arrêté,
D'une douce langueur il savouroit les charmes;
Lorsque soudain troublant le silence profond,
Dans l'épaisseur des bois un cri se fait entendre;
A ce cri de douleur succede une voix tendre,
Qui frappe en gémissant l'écho qui lui répond :
« Phœbé, disoit la voix, ô toi dont la lumiere,
» Depuis un lustre entier brille seule à mes yeux,
» A travers ces rameaux tu lances trop de feux;
» Ta lueur m'importune et blesse ma paupiere.
» O vous, ormes épais; vous, chênes sourcilleux,
» Brisez, brisez encor ces rayons ténébreux;
» Ne laissez échapper sous votre voûte altiere,
» Que l'éclat incertain d'un jour pâle et douteux ».
La voix se tait alors, et bientôt le feuillage
Qui seche sur la terre en monceaux entassé,
Marquant par un bruit sourd le pas qui l'a pressé,
De quelqu'un qui s'approche annonce le passage.
Agénor, à ce bruit attentif et fixé,
Prête une oreille avide; et respirant à peine,

Craint, observe, desire, espere, et dans son cœur,
De chaque pas qu'il compte accuse la lenteur;
Des mouvemens confus de son ame incertaine
L'on semble se jouer: le bruit cesse; il n'entend
Que des vents et des eaux le doux frémissement.
Aux ruisseaux, aux zéphyrs il demande silence;
Il croit entendre encor . . . . il perd cette espérance;
Il s'afflige et demeure inquiet et trompé,
Se courbant vers les lieux d'où le son l'a frappé.
Après quelques instans enfin le calme cesse:
Le bruit léger renaît et semble s'approcher,
A travers les rameaux Agénor voit marcher
Un mortel dont les traits, quoique dans leur jeunesse,
Flétris avant le tems, et séchés dans leur fleur,
Par leur accord touchant expriment la tristesse,
Le sentiment profond qui déchire son cœur.
Son œil s'ouvre avec peine à la foible lueur
Qui porte un jour obscur dans la masse des ombres,
Et l'éclat qui pénetre en ces retraites sombres,
Réfléchi sur son teint, ajoute à sa pâleur.
Il approche de l'urne, et long-tems en silence,
La contemple. Ses bras sont croisés sur son cœur;

Mais de ses mouvemens suivant la violence,
Il se jette à la fin, vaincu par sa douleur,
Sur ce marbre glacé qu'il presse, qu'il embrasse;
On diroit par ses pleurs qu'il cherche à l'amollir;
Il semble, à chaque fois que sa bouche s'y place,
Sous ses baisers fréquens l'entendre retentir.
Agénor trop ému ne peut se contenir:
Malgré tous ses efforts, sa voix s'ouvre un passage,
Et s'exhale à la fin en un profond soupir.
Du massif qui l'entoure écartant le feuillage,
L'œil humide de pleurs et le cœur palpitant,
Vers celui qui gémit il s'élance à l'instant.
Le jeune homme à ce bruit quitte l'urne, s'écrie,
Et recule à l'aspect d'un mortel inconnu:
« Qui que tu sois, dit-il, dans ces lieux parvenu,
» Dans ces lieux ignorés où je cache ma vie,
» Quel Dieu guida tes pas? quel dessein te conduit?
» Qu'esperes-tu trouver dans ce bois solitaire?
» Ah! laisse un malheureux au sort qui le poursuit.
» Si tu chéris encor le jour et la lumiere,
» Si l'espoir t'accompagne et si l'amour te suit,
» Va, fuis, il n'est ici rien qui doive te plaire.

—— » Non, reprend Agénor, non, je ne fuirai pas:
» Ce bois à mes regards n'offre rien de terrible ;
» Peut-être autant que vous j'y trouve des appas ;
» Peut-être autant que vous malheureux et sensible,
» J'aime à creuser ma plaie, à vivre de mes pleurs.
» Vous souffrez, vous aimez, confondons nos douleurs.
» La peine qu'on partage est souvent adoucie :
» Contez-moi vos chagrins, c'est tout ce que je veux;
» Mon cœur attend le vôtre, il le presse, il l'en prie.
» Je vous suis étranger, mais je suis malheureux,
» Mais vous saurez mes maux, mais une confidence
» Est un besoin si doux pour deux infortunés;
» Nos cœurs par le malheur l'un vers l'autre entraînés,
» Si nous étions heureux, remplis de défiance,
» En devenant plus durs, se seroient éloignés.
» Parlez.

LYDOR.

Vous le voulez, je cede à vos instances.
Mais ce marbre avant moi vous aura tout appris :
Ces mots contiennent tout, mes amours, mes souffrances,
Et mes beaux jours changés en d'éternelles nuits,

Et mon histoire, hélas ! simple autant que cruelle !
J'aimois Zelmire, ah dieux ! que Zelmire étoit belle !
Moins fraîche étoit la rose, et moins svelte le lis;
Son œil avoit du ciel la couleur azurée,
Et son regard l'éclat dont brille un jour serein;
Le duvet dont la pêche en automne est parée
Etoit moins velouté, moins uni que son teint;
Du plus vif incarnat sa bouche colorée
Animoit tous ses traits d'un sourire divin.
Bien plus que ses appas son cœur étoit céleste;
Je le possédois seul, elle avoit tout le mien,
Elle l'aura toujours; mais, ô douleur ! du sien,
De tout ce que j'aimois, voilà ce ce qui me reste.

AGÉNOR.

Je l'avois bien pensé, je suis plus malheureux.
Vous pleurez, il est vrai, sur la froide poussiere
De l'objet adoré qui remplissoit vos vœux;
Mais son ame en mourant fut à vous toute entiere,
Mais son dernier soupir fut un soupir d'amour,
Mais son dernier regard vous a dit : Je t'adore;

Et par le souvenir du plus tendre retour,
Au milieu de vos maux, vous jouissez encore.
Je verse aussi des pleurs, mais qu'ils sont différens !
Quoiqu'il vive toujours, je pleure ce que j'aime ;
Son ame est inconstante, et mon cœur est le même ;
J'ai perdu mon bonheur, et non mes sentimens.
J'ai voulu mille fois, reprenant mon courage,
Arracher de mon cœur ce trait empoisonné,
Ce trait qui me fut cher dans un tems fortuné ;
Chaque effort que je fais l'enfonce davantage ;
L'œil de mon Eucharis s'ouvre aussi tendrement ;
Mais ce n'est plus pour moi que j'y lis la tendresse :
C'est mon heureux rival que son regard caresse.
Si l'on voit sur sa bouche un sourire charmant,
Ce souris naît pour lui, c'est à lui qu'il s'adresse ;
Cet organe enchanteur, ce son de voix touchant,
Devient plus tendre encor, plus doux en lui parlant ;
Ce sein qu'aucun mortel n'a pu voir sans ivresse,
Par un soupir léger sans cesse tourmenté,
Si son amant paroît, semble plus agité ;
Ces appas, il est vrai, sont ceux d'une infidelle,
Mais l'inconstance, hélas ! ne leur a rien ôté,

Et lorsque je la vois, chacun d'eux me rappelle
Le souvenir affreux de ma félicité !
Proscrit par mon malheur, j'ai quitté ma patrie.
Agrigente à jamais a reçu mes adieux.
Eh ! comment respirer encor l'air de ces lieux,
Où l'amour, qui de fleurs avoit semé ma vie,
Ne me promettoit plus que des jours douloureux ?
J'allois m'ensevelir au fond d'une retraite,
J'allois y vivre seul, égaré dans ces bois.
Cette urne, de vos maux éloquente interprete,
A frappé mes regards et mon cœur à la fois ;
Vous avez animé cette scene touchante ;
Je vous ai vu baigner ce marbre de vos pleurs :
Pour le mortel sensible et dont l'ame est constante,
Me suis-je dit alors, sont donc fait les malheurs.
J'ai paru devant vous. Vous savez mon histoire :
L'amour nous a blessés de deux traits différens.
Pour vous sont les regrets, et pour moi les tourmens.
Mais nous souffrons tous deux ; si vous voulez m'en croire,
Pour rendre nos chagrins moins vifs et moins cuisans,
Je connois un moyen, l'amitié le présente :
Nos cœurs sont faits tous deux pour en sentir le prix ;

Formons le doux lien d'une union touchante,
De fideles amans seront de vrais amis.
Venez vivre avec moi dans mon obscur asyle;
Il est près de ces lieux; il vous sera facile
De revoir tous les jours ce monument chéri;
Vous serez à la fois à l'amante, à l'ami;
L'amitié véritable est le bonheur suprême;
L'amitié, cher Lydor, sans faire perdre au cœur
Et les maux qu'il chérit et les douleurs qu'il aime,
En ôte l'amertume, en adoucit l'aigreur;
C'est le baume du ciel qui répare dans l'ame
Les ravages affreux qu'a fait un dieu vainqueur,
Et sans nous exposer à sa trop grande flamme,
En nous du sentiment entretient la chaleur.
Lydor fut attendri; son ame déchirée
Respira cette fois et se sentit calmer.
Il suivit son ami. Leur chaîne fut serrée,
Par des jours tout entiers employés à s'aimer,
A cultiver du cœur la sublime science,
A goûter les douceurs d'un tendre épanchement,
A secourir l'infirme, à nourrir l'indigent;
Car toujours l'amitié mene à la bienfaisance;

Et dans l'hiver des ans tous les deux parvenus,
Se rappellant l'amour autrefois leur idole,
Disoient : il est donc vrai que l'amitié console,
Donne de vrais plaisirs, et conduit aux vertus.

LES TROIS TEMPLES,

ALLÉGORIE.

Après une journée d'ennui et de mésaise tant moral que physique, telle qu'on n'en éprouve que trop souvent, pendant le cours de laquelle j'avois maudit cent fois le vuide de notre pénible existence, un doux repos vînt me faire tout oublier. Je m'endormis. Je crus voir alors une substance céleste qui me prit par la main en me disant : viens et suis-moi. Après quelques minutes d'un vol rapide dans le vague des airs, nous nous abattîmes à la porte d'un temple : la structure en étoit élégante et la matiere merveilleuse ; les murailles me parurent être d'émeraudes de la plus belle couleur ; deux rangs de colonnes accouplées chacune d'un seul diamant verd en ornoient l'entrée. Je suivis mon guide dans l'intérieur. Une vapeur odorante semblable à un léger brouillard y étoit répandue, et, comme une gaze transparente, laissoit appercevoir les objets, sans trop

permettre de remarquer leur forme et de suivre leurs contours. Des prismes séducteurs réfléchissoient partout les couleurs les plus vives, les jeux de la lumiere; ses différentes réfractions à travers la vapeur qui remplissoit le temple, produisoient des effets si magiques, si enchanteurs, qu'une plume ne sauroit les rendre, et qu'aucun pinceau mortel ne pourroit les imiter. Que de scenes étonnantes s'offrirent à moi dans ce lieu enchanté !

Des fêtes m'attendoient, des nymphes séduisantes
M'ouvroient leurs bras voluptueux;
J'entendois leurs voix ravissantes,
Je présidois à leurs folâtres jeux.
Le son de la trompette et celui de la lyre
Frappoient et divisoient à la fois, sans se nuire,
L'air surpris de les rassembler.
Dans un lointain charmant je me voyois moi-même
De plaisirs en plaisirs voler,
Suivant, goûtant tout ce que j'aime;
Des arts aux voluptés entraîné tour-à-tour,
Sans entraves, sans fers, jouissant de la vie,

Epuisant les plaisirs, ne craignant plus l'amour;
Et traitant tout comme une fantaisie.

Je voulois me précipiter vers des objets si enchanteurs, mon guide me retint. Qu'allez-vous faire ? me dit-il; ce tableau qui vous séduit n'est qu'une illusion ; il disparoîtra à votre approche, et vous perdrez tous vos plaisirs ; soyez-en plus économe et laissez-vous conduire. Je le suivis à travers une foule de fantômes légers et charmans ; chacun de leurs grouppes m'offroit un spectacle intéressant et attirant ; mais je n'avois garde de m'arrêter, bien prévenu par mon sage guide, que ces êtres fantastiques n'étoient faits que pour être vus, et jamais pour être touchés. Nous arrivâmes enfin à la porte du sanctuaire de la divinité ; au-dessus étoit écrit cet hémistiche du chantre harmonieux des Saisons : *Espérer, c'est jouir.* La déesse étoit revêtue d'une robe d'un vert changeant, pareil à celui qui nuance le cou de l'oiseau de Vénus lorsqu'il étale au soleil son plumage argenté ; ses yeux noirs étoient pleins de feu et paroissoient toujours en mouvement. On eût dit qu'une multitude d'objets se présentoit sans cesse à ses

regards, et cependant je ne voyois rien autour d'elle. Voilà l'Espérance, me dit mon génie, voilà la consolatrice de l'homme ; peut-on se plaindre tant qu'on la conserve ? J'aime assez à lui rendre hommage, lui répondis-je ; il est délicieux de se peindre l'avenir en beau ; mais le présent. . . . . A peine avois-je prononcé ce mot, que le temple, la divinité, tout disparut à mes regards, et je me trouvai dans une avenue de myrtes seul avec mon guide. Cette avenue conduisoit à un palais qui me parut d'une architecture aérienne et céleste ; les colonnes étoient couleur de rose et argent ; des festons de lilas, de jasmins et de violettes entrelacés, en couronnoient le faîte, et retomboient avec grace le long des corniches. Quelle ivresse se répandit dans tous mes sens dès que j'eus pénétré dans l'intérieur ! Une lumiere brillante doroit cet édifice enchanté ; tout y respiroit la gaîté, la grace, le bon goût, plus de vapeurs, plus de larves, d'êtres fantastiques, tout y étoit réel et animé. Que de figures ravissantes j'y contemplai !

Vous y brilliez, légere Alexandrine
A l'œil frippon, au regard séducteur.

Quel fard embellissoit votre piquante mine !
Vous enflammiez mes sens, sans plus troubler mon cœur.
Le dieu qu'on adore en ce temple
N'est pas ce dieu froid, idiot,
Qui sans cesse languit, contemple,
Fait son bonheur d'un regard ou d'un mot;
Respecte, estime, considere,
Se croit bien délicat, et n'est pourtant que sot.
Ce n'est pas là le vrai dieu de Cythere;
Ce dieu, c'est le Plaisir, qui, léger et mutin,
Adore et n'aime point, brûle sans être esclave,
Jouit des femmes et les brave;
Voit tout le sexe féminin
Tel qu'il est, et non pas tel qu'il voudroit paroître;
Audacieux, sans être petit-maître,
Il sait vaincre, rire et soumettre;
Ses traits sont d'or, il n'a plus de bandeau;
Mais il conserve bien ses ailes :
On le quitte, il en rit, et loin des infideles,
Va près d'autres beautés rallumer son flambeau.
Son autel est une ottomane,
La France est son serrail; là, sans eunuque noir,

A tout ce qui lui plaît il jette le mouchoir;
Et toute belle est sa Sultane.
Dieu de mon cœur, éclairez-moi toujours,
Et de mes jeunes ans embellissez le cours.
Que Chloé soit ou coquette ou volage,
Qu'importe? pendant deux instans,
Ses beaux yeux de l'amour m'ont parlé le langage;
Deux instans, c'est beaucoup pour qui sait faire usage
Et de son ame et de ses sens.

J'eus beaucoup de ces instans dans ce temple. Entraîné par les vagues de la foule libertine qui le remplissoit, je roulai long-tems avec elle, je m'enivrai et je me crus heureux; mais enfin après avoir été bien promené tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et sans cesse tiraillé en sens contraires par cette tourbe sémillante, je m'appuyai accablé de fatigue contre une colonne, et je me mis à rêver. Mon guide, dont j'avois été séparé presqu'en entrant dans le temple, me rejoignit dans ce moment-là, et s'appercevant de la situation de mon ame: Eh quoi! me dit-il, l'air de l'ennui dans le temple du Plaisir? vous me

surprenez ; est-ce que ce lieu ne vous offre pas des voluptés sans cesse renaissantes ? Ma foi, lui répondis-je, si vous voulez que je vous parle vrai, ceci commence à m'excéder horriblement ; je m'apperçois que le bonheur n'est pas du bruit, et celui qu'on fait ici me rompt la tête. Je le crois bien, reprit-il, vous n'avez pas parcouru encore tous les recoins de ce vaste édifice ; voyez, essayez, peut-être ces détours que vous ignorez vous offriront-ils des plaisirs inconnus et nouveaux. Non, lui dis-je, j'ai fait assez de tours dans le temple, il n'est point d'endroit que je ne connoisse ; je crois que ma recherche seroit infructueuse et ne serviroit qu'à me lasser davantage. Venez, me dit alors mon génie, vous ne connoissez pas tout encore. Aussi-tôt me prenant par la main, il me fit quitter l'espece de bal masqué qui commençoit à m'ennuyer si fort, et me conduisit sous une voûte dans une allée absolument privée de clarté ; je ne savois trop où ce chemin devoit me mener : je me trouvai tout-à-coup dans une espece de rotonde éclairée par un jour doux ; des statues en ornoient l'intérieur ; au milieu étoit celle de Titus, avec cette inscription sur le piédestal : Au

PLAISIR DE FAIRE DU BIEN. Je sautai au cou de mon guide, et tombant ensuite aux pieds de la statue : Voilà, m'écriai-je, voilà le plaisir vrai, le plaisir qui ne s'efface jamais. Délices de Rome et du monde ! ce n'est qu'en marchant sur tes traces qu'on peut parvenir au bonheur. Mon ame s'abandonna alors à une foule de sensations délicieuses. Suivez-moi, me dit le génie, qui remarqua mon ivresse, puisque vous savez goûter les voluptés de la bienfaisance, vous méritez de connoître l'asyle de la félicité. Je me trouvai alors transporté comme par enchantement hors de la rotonde, et j'apperçus un temple de marbre blanc. L'architecture en étoit simple, noble, majestueuse ; l'édifice s'élevoit jusqu'aux nues, et paroissoit pourtant assis sur les fondemens les plus profonds et les plus inébranlables. Entrez, me dit mon génie, et voyez. Une lumiere douce éclairoit l'intérieur ; on y voyoit peu de personnes, mais la paix, le calme, le bonheur se peignoient sur leur physionomie. Nous avançâmes vers le sanctuaire : c'étoit celui de l'Amitié, mon cœur la reconnut ; je tressaillis à son aspect. Voilà, dis-je à mon guide, la divinité que j'adorerai toute ma vie ; je l'ai aimée par instinct

dès mes plus jeunes ans ; je l'adore à présent par reconnoissance. . . . . A peine avois-je proféré ces mots, que mon guide disparut, les voûtes du temple s'ébranlerent, et une voix céleste prononça ces paroles :

MORTEL de ton être ennuyé,
Ton erreur me surprend et ta plainte m'offense.
Sois juste, humain, connois la bienfaisance ;
Donne un instant à l'espérance,
Des heures au plaisir, ta vie à l'amitié,
Et ne hais plus ton existence.

JE me réveillai alors ; mais il me resta de mon songe le souvenir d'une excellente leçon, le projet de m'occuper plus souvent de ces rêves enchanteurs et satisfaisans qu'on fait tout éveillé, un goût plus vif pour le plaisir, le desir de faire plus de bien que je n'en avois fait jusqu'alors, et une augmentation de tendresse pour l'ami qui fait mon bonheur.

VERS A GRIGRIS,

CHAT BORGNE

DE MADEMOISELLE DE C***.

Lorsque l'on vous connoît, Grigris, peut-on blâmer
Votre sensible et charmante maîtresse,
De vous prodiguer sa tendresse ?
Pourroit-on ne pas vous aimer ?
Votre minois plaît, enchante, intéresse,
Vos vertus vous font estimer.
Vous êtes beau, mais plein de modestie ;
Vous êtes bon sans être sot ;
Vous êtes doux, mais sans être idiot ;
Vous avez de l'esprit, mais sans qu'il nous ennuie ;
Vous êtes gai, mais sans être méchant ;
Sans être fou, vous êtes très-aimable ;
Vous avez du savoir, mais sans être pédant.
Vous êtes, cher Grigris, un être inconcevable :
Un homme comme vous est rare assurément.

Mais quoi ! vous êtes borgne ! eh bien la belle affaire !
De ces discours malicieux
Grigris ne vous alarmez guere,
Croyez-moi, si vous savez plaire,
Si vous êtes aimé, vous avez vos deux yeux.

JE LE VOUDROIS.

Je ne veux point dans une ivresse épique
Chanter les héros et les rois,
Les forfaits de la politique,
Les nations disputant de leurs droits ;
Je ne veux point dans une ode empoulée,
Hurlant avec fureur de pindariques vers,
Arracher le soleil de la voûte étoilée;
Et dans ma cervelle troublée,
Bouleverser les cieux, la terre et les enfers.
Les crêpes noirs de Melpomene
Et ses couronnes de cyprès,
Ne peuvent à mes yeux voiler l'arme inhumaine
Que le parterre appelle des sifflets.
Pour confondre ses cris et régner sur la scene,
Il faut avoir ce nombre heureux,
Ces traits de feu, cet art qui nous entraîne,
Ce langage mélodieux,

Cette force touchante, et des cœurs souveraine,
Ce coloris brillant qui charme tous les yeux,
A chaque passion donne un vrai caractere,
Nuance chaque ton avec vivacité,
Sans cesse se varie, et sait toujours nous plaire.
Qui, moi? bouffi de vanité,
J'irois chausser le cothurne sublime,
A mes alexandrins chevillant quelque rime,
Et par-tout du bon sens éteignant la clarté,
Pour moi-même rempli d'estime,
Si j'ai fait débiter une froide maxime,
Ou prendre un air de dignité
A quelque héros anonyme?
Non, je renonce à cet honneur;
Loin de moi, Melpomene et sa sombre furie.
Je serois plus épris des charmes de sa sœur,
La vive et piquante Thalie.
Mais qu'il faut de finesse et de sagacité
Pour sentir, pour saisir, pour peindre un ridicule,
Pour trouver la bonne gaîté,
Et pour que le rire circule
Sans que le mot soit apprêté!

Ah ! je renonce encore à cette enchanteresse ;
Mais que reste-t-il à choisir ?
Dans les traits de Phébus prendrai-je un trait qui blesse ?
Prétendrai-je forcer les vices à rougir ,
Quand j'aurois de Boileau la force et la justesse ;
Puis-je créer le repentir
Dans des cœurs sans délicatesse ?
Croirai-je qu'à ma voix le monde changera ?
Ah ! peut-on l'espérer ? De la vertu sans armes
Le vice adroit toujours triomphera.
L'innocent versera des larmes
Dont le fourbe s'abreuvera.
Pour servir la colere ou goûter la vengeance ,
L'épigramme m'offre ses traits ;
Mais c'est une arme que je hais ,
Et je réponds au faquin qui m'offense ,
Par le mépris ou des soufflets ,
Ou bien encor , suivant la circonstance ,
Comme César , par des bienfaits.
D'une pointe moins dangereuse
Aimerai-je mieux me servir ?
Du fade madrigal la chute doucereuse

Peut-elle inspirer un desir ?
Irai-je, m'épuisant en bouquets pour des fêtes,
En petits couplets innocens,
A quelques maussades cailletes
Faire respirer mon encens ?
Non, je voudrois avoir le talent agréable
D'exprimer avec liberté,
Avec aisance, avec facilité,
Ce que le sentiment a d'heureux et d'aimable,
Le goût d'exquis, de pur, sans qu'il soit affecté,
La volupté de vif, sans indécence,
L'amour de charmes, sans langueur,
La gaîté de saillant, mais sans extravagance,
Et la raison de sage, sans aigreur.
Je voudrois que ma négligence
Parât mes vers et sût parler au cœur ;
Je voudrois que du mien fideles interpretes,
Ils peignissent ses sentimens
Et ses impulsions secretes ;
Qu'il sût leur imprimer ses moindres mouvemens.
Tel un tissu de lin, vêtement d'une belle,
Sans nœuds et sans lacet s'arrondit autour d'elle,

Marque de ses appas la forme et les contours ;
En nous cachant le nu, le présente toujours ;
Suit les plis sinueux de sa taille élégante,
Les ondulations de sa gorge charmante ;
Et dans tous ses détours poursuivant ce beau corps,
Sans en perdre un seul trait dessine ses trésors.
Tels seroient mes desirs : sans doute ils sont peu sages ;
Mais si de ce haut point je ne puis approcher,
O mes amis, brûlons ma lyre et mes ouvrages,
Et dansons autour du bûcher.

LE DESTIN D'UNE FLEUR.

ALLÉGORIE.

LA tendre fleur qui vient de naître
S'ouvre à la fraîcheur du zéphyr;
Sur son sein commence à paroître
L'incarnat brillant du desir;
Par degrés on la voit s'ouvrir;
Elle jouit du plaisir d'être;
A peine zéphyr est heureux,
Et son haleine caressante
A peine a fait passer ses feux
Dans le sein de sa tendre amante,
Il fuit, volage en un seul jour,
Il s'envole, et la jeune plante
Perd l'amant et garde l'amour.
Un beau papillon se présente,
On brûle encor; il est charmant,
Le feu de l'or, du diamant
Brille sur son aile éclatante.

On résiste encore un moment,
Mais son ardeur est si pressante ;
Il jouit, le voilà content :
Ce sont deux êtres bien fideles,
Ils s'aiment, leur sort est charmant.
Mon papillon seroit constant
S'il pouvoit oublier ses ailes.
Il s'en sert et quitte la fleur.
Quel désespoir ! quelle douleur !
On perd cette couleur vermeille,
Ce teint nuancé par zéphyr ;
Mais l'espérance du plaisir
Bientôt la flatte et la réveille.
Une jeune et discrette abeille
Vole auprès d'elle et vient s'offrir ;
On lui permet de recueillir
Cette substance précieuse
Que sa trompe adroite, amoureuse,
Transforme en si douce liqueur.
Nouvel amour, nouvelle erreur :
A peine l'abeille est chargée
Du nectar qu'elle rend divin,

L'ingrate, inconstante et changée,
La fuit pour voler sur le thym.
La pauvre fleur est languissante,
Elle voit flétrir ses attraits;
Sa tête inclinée et mourante
Cherche la rosée et le frais;
Mais la seve presque tarie,
Coule à peine dans ses canaux.
Un frelon pour combler ses maux
La trouve encor assez jolie.
Fixé sur son sein expirant,
Rempli d'une brutale ivresse,
Il jouit sans délicatesse;
Avec fureur il la caresse,
Et ce lieu jadis si charmant
Est profané par la tendresse
D'un être affreux et dégoûtant,
Dont les plaisirs sont une offense,
Qui triomphe avec indécence
Et croit aimer en insultant.
Enfin meurtrie et désséchée,
Sur un limon fangeux couchée,

La mort vient finir ses douleurs ;
Et les cruels qui l'ont aimée,
A sa poussiere inanimée
Refusent de donner des pleurs.

V E R S.

Si ce luth, que dans ma jeunesse
Je fis résonner tant de fois,
Pour la beauté, pour la tendresse,
Peut de tems en tems sous mes doigts
Conserver cet accent si tendre,
Ce ton qu'il avoit autrefois,
Et si je puis encor prétendre
A ses sons de mêler ma voix :

Que faudra-t-il donc que je chante !
D'amour les prismes séducteurs
Ne peignent plus de leurs couleurs
De mes jours la scene brillante ;
Je ne vois plus par-tout des fleurs;
Mon ame est vuide, indifférente :
J'ai perdu toutes mes erreurs.

Mais

Mais éloigné de mon aurore,
Je suis plus loin de mon midi;
Le rêve s'est évanoui,
Mais le charme m'en reste encore;
Et mon cœur, bien que détrompé,
Trouve la vérité sévere;
Et de son jour quoique frappé,
Regrette encore sa chimere.

Ah! de grace dites-le moi,
Le parti que je pourrai prendre,
Sans folie et danger, je croi,
Je ne puis risquer d'être tendre.
Faut-il s'armer et s'endurcir,
Et ne m'est-il donc plus possible
De conserver ce chant flexible,
Ce ton si doux et si sensible
Qui faisoit mon plus grand plaisir?

J'étois dans cette incertitude,
Lorsqu'un dieu parut à mes yeux.
Son ensemble et son attitude
N'avoient rien que de gracieux;

Son œil touchant et plein de flamme
Conservoit des traces de pleurs ;
Ses regards, qui parloient à l'ame,
Me sembloient autant de faveurs.

Je suis le dieu du sentiment,
Me dit ce céleste génie ;
Par-tout mon charme se répand,
Aux vertus je donne la vie.
Je t'inspirai lorsqu'autrefois
Tu peignis dans une élégie,
La vertu reprenant ses droits
Sur l'ame par l'amour flétrie,
La consolant de ses malheurs,
Lui faisant aimer l'existence,
Et l'amitié, la bienfaisance,
Versant sur elle leurs douceurs.
Je te guidai dans la peinture
Des temples que tu parcourus ;
De la rotonde de Titus
Ma main traça l'architecture.
Je t'ai connu dans tes erreurs,

Plein de défauts, exempt de vices,
J'ai fait quelquefois tes délices,
Mais le plus souvent tes malheurs.
Ecoute-moi, de ma lumiere
Je prétends t'éclairer encor ;
Dans ta poétique carriere
Je puis soutenir ton essor.
Tu ne peux perdre l'habitude,
Ni le besoin de ma chaleur ;
Tourne-la vers un but meilleur,
Et de ce but fais ton étude :
Peins l'attrait et la volupté
De l'amitié, la bienfaisance,
La douceur et l'humanité ;
Cette fleur, ce doux velouté
De l'ame au sortir de l'enfance,
Que les jours de l'adolescence
Trop tôt, hélas ! ont emporté ;
Quand pour l'amour elle est fanée,
Se retrouve pour la vertu,
Ton ame n'est plus gouvernée
Par l'enfant qui t'avoit perdu ;

Peins-la cette vertu touchante,
Besoin du cœur, fille du ciel;
Peins-la tendre, aimable, indulgente,
Pare de roses son autel.
Pleine de ce charme, ton ame
Portera sur tous les objets
Du sentiment la vive flamme,
Mais sans la redouter jamais.

PORTRAIT.

Sur le lis étendez la rose ;
Qu'un teint plus délicat mille fois que les fleurs
Soit nuancé de leurs couleurs.
Peignez des yeux dont tour à tour dispose
L'esprit, le sentiment, la douceur, la gaîté,
Qui de ceux de Vénus auroient la volupté,
Si leur lumiere étoit moins pure.
Sous la plus céleste figure,
Placez un cou charmant, auprès duquel Agnès
Eût vu du sien pâlir tous les attraits.
Loin des modernes tems seule l'heureuse Grece,
Peut de ce cou divin vous offrir les contours,
Ce fini précieux, ces formes de déesse
Que polit Praxitele à l'aide des Amours.
Peignez un sein que rien ne peut décrire,
Qui, par deux roses surmonté,
Au mortel le plus froid commande le délire;

Tandis que lui, jamais plus agité,
Semble n'étaler sa beauté
Que pour braver celui qui le desire.
Que ces appas soient supportés
Par une taille noble, élégante et facile,
A ces attraits joignez-en mille,
Mille autres du jour respectés,
Mille qui méritent un temple,
Mille où se nichent les amours,
Réduits charmans que leur œil seul contemple,
Et que leurs mains caressent tous les jours.
Peignez enfin Hébé dans toute sa jeunesse,
Dans tout l'éclat de sa fraîcheur ;
Mais non Hébé cette déesse,
Dont l'esprit n'a point de finesse.
(De cet article-là ne parle aucun auteur.)
Dans celle-ci tout plaît, tout séduit, tout enchante;
Son cœur éclaire son esprit;
Elle est toujours aimable et toujours différente;
Elle donne du prix à tout ce qu'elle dit.
C'est ma souveraine, c'est celle
Que je possede, et qui fait mon bonheur;

Ma foible esquisse est loin d'approcher d'elle ;
Et son portrait est bien mieux dans mon cœur.
L'amour qui trop souvent est copiste infidele,
Et pare l'objet dominant,
En y gravant ce portrait séduisant,
Pour cette fois peignit fidélement,
Et ne put réussir à flatter son modele.

TRADUCTION

D'UNE CANTATE DE MÉTASTASE.

Oh dio ! Fileno, il bosco comincia a verdeggiar, &c.

GRANDS dieux ! Philêne, la verdure
Commence à revêtir les champs ;
Les bois reprennent leur parure,
Zéphyr annonce le printems.



LA saison te ramene aux armes,
Te rappelle au milieu des camps.
Irêne vivra dans les larmes,
Dans les douleurs, dans les tourmens.



O vents ! retenez votre haleine
Par pitié pour mon triste sort ;
Arbres qui couvrez cette plaine,
Ah ! ne fleurissez pas encor.



PRÊTE à perdre ce que j'adore,
Oui, chaque souffle du zéphyr,
Chaque rose qui se colore,
A mon cœur arrache un soupir.



QUEL fut le mortel sanguinaire
Qui le premier arma sa main
Du fer que n'enfantoit la terre
Que pour fertiliser son sein ?



NON, jamais ce mortel sauvage
N'avoit connu l'humanité ;
Ce cœur qu'enivroit le carnage,
D'amour n'avoit point palpité.



QUELLE fureur ! quelle folie !
Pour aller braver le trépas,
Quitter le sein de son amie !
Irêne ne le conçoit pas.



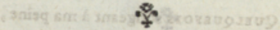
QUE la vaine gloire des armes,
Cher amant, ne t'entraîne pas.
Si la guerre a pour toi des charmes,
L'amour t'offre de doux combats.



TU peux déployer le courage,
Le savoir sous ses étendards;
Il a comme Mars en partage
Et ses dangers et ses hasards.



IL a ses assauts, ses retraites,
Ses ruses, ses piéges trompeurs,
Ses triomphes et ses défaites,
Et ses treves et ses fureurs.



MAIS l'amour aisément pardonne,
Et sa paix est bien douce aux cœurs;
Le même triomphe couronne
Et les vaincus et les vainqueurs.



Ses peines même... Ciel ! qu'entends-je ?
Dieux ! la trompette retentit ;
A mes regards l'univers change,
Et l'éclat du jour s'obscurcit.



Quoi ! tu me fuis, ingrat ! arrête !
Du laurier qui doit l'embellir,
Je ne veux point priver ta tête :
Un regard, et tu peux partir.



Pense, aux lieux où l'honneur t'appelle,
Qu'en tes mains j'ai remis mon cœur !
Va ; s'il se peut, reviens fidele,
Mais sur-tout reviens-moi vainqueur !



Quelquefois songeant à ma peine,
Donne des larmes à mon sort,
Et dis-toi : Ma fidelle Irêne,
Hélas ! existe-t-elle encor ?

LES SEPT BÉATITUDES.

HEUREUX qui connoît et qui brave
Les préjugés et les erreurs,
De son siecle n'est point l'esclave,
Et sans honte ose avoir des mœurs.



HEUREUX qui dans un doux asyle,
Bien loin des villes et des cours,
Peut, libre, indépendant, tranquille,
Dans le repos couler ses jours.



HEUREUX qui s'enchaîne et se lie
Par d'éternels engagemens,
S'il peut pendant toute sa vie
Garder et bénir ses sermens.



Heureux qui formant la jeunesse
D'enfans bien à lui, bien chéris,
Peut en faire dans sa vieillesse
Ses premiers et ses vrais amis.



Heureux celui dont l'ame honnête
Se livre aux vertus par penchant;
Qui dans le cœur, non dans la tête,
En conserve le sentiment.



Heureux celui qu'on voit encore
S'éteindre ainsi que le soleil,
Dont le couchant comme l'aurore
Brille d'un feu pur et vermeil.



Heureux qui quitte la lumiere
Sans repentir et sans regrets,
Et qui termine sa carriere
Entouré d'heureux qu'il a faits.

LES SEPT MALHEURS.

MALHEUREUX ces hommes vulgaires
Qu'on voit de mille fers chargés,
Croupir, esclaves volontaires,
Dans la fange des préjugés.



MALHEUREUX l'homme insatiable
Que brûle la soif des honneurs;
Qui s'enchaîne au séjour coupable
Des dignités et des grandeurs.



MALHEUREUX qui dans l'hyménée,
Connoît sa honte et son erreur;
Et voit flétrir chaque journée,
Par le mépris ou la douleur.



MALHEUREUX qui du nom de pere
Nommé par un être innocent,
Reconnoît un sang adultere
Et le repousse en frémissant.



MALHEUREUX qui fait un systême
Des vertus et du sentiment,
Et du cœur vers ce bien suprême
Ignore le premier élan.



MALHEUREUX le mortel qu'accable
De la mort l'effrayant tableau ;
Qui lit dans son ame coupable
Aux clartés sombres du tombeau.



MALHEUREUX à l'heure suprême,
Qui meurt tremblant, foible, inquiet,
Sans laisser survivre à lui-même
La mémoire d'un seul bienfait.

ZIMA,
OU
LE BONHEUR,
CONTE.

ZIMA naquit dans l'opulence,
Et ses parens vouloient qu'il fût heureux;
Le former aux vertus ainsi qu'à la science,
C'étoit l'objet de leurs soins, de leurs vœux.
Par des maîtres de toute espece
De documens, de leçons surchargé,
Au travail il étoit sans cesse,
Toujours repris et souvent fustigé.
Je ne suis pas heureux encore,
Se disoit-il, mais je le deviendrai,
Quand de ces dures loix je me délivrerai.
De ce bonheur naquit l'aurore:
Dans le monde il parut, sage, bien élevé;

Il expliquoit Horace, il entendoit Homere,
Faisoit des vers latins, du moins savoit en faire :
Voilà ce qu'on appelle un esprit cultivé.
De ses pédans à sinistre figure
Enfin délivré par le tems,
Il fut aussi bientôt par la nature
Débarrassé de ses parens.
Le voilà donc sans entraves, sans chaînes,
Sur l'océan du monde à lui-même livré;
L'espoir et le desir fermentoient dans ses veines,
De la soif du bonheur il étoit altéré.
Une agaçante et jeune enchanteresse
Au poids de l'or lui vendit des plaisirs;
Il se plongea d'abord dans des torrens d'ivresse,
Mais la source de sa richesse
Tarit avant celle de ses desirs.
Il est joli d'avoir gente maîtresse :
Un peu d'or n'est pas trop pour tant de volupté;
Mais quand on devient pauvre, hélas! je le confesse,
Il n'est plus de félicité!
Zima pour subsister n'avoit plus que lui-même;
Il achetoit l'amour tout fait;

Il le vendit dans son besoin extrême :
Une certaine Dame à l'œil terne, au teint blême,
S'accommoda de cet effet,
De tous ses biens le seul qui lui restoit.
La Dame étoit fort vieille, et pourtant exigeante :
Par des trésors remplaçant des appas,
Sa tendresse étoit calculante,
Et d'un effort commun ne se contentoit pas.
Mal aisément elle donnoit quittance.
Zima reprit sa premiere opulence ;
Il ne trouva plus le plaisir ;
Et je le crois ; acheter des caresses,
Sans doute c'est nuire au desir.
Les vendre ! Dieux ! A ces bassesses
La volupté pour jamais doit s'enfuir.
Zima sentit qu'il étoit misérable,
Malheureux au milieu des biens ;
Pour se charger d'un joug aimable,
Il brisa ses honteux liens.
En proie aux voluptés viles et mercenaires,
Il n'avoit pas connu l'amour ;
Son cœur s'ouvrit à lui, comme à l'astre du jour

Un aveugle ouvre ses paupieres :
Il aima, fut aimé. Dans les ravissemens
Ses facultés se perdirent entieres.
Un jour dans cet état, connu des seuls amans,
Avec l'objet de sa tendresse
Il se livroit à la plus pure ivresse,
Au plus doux des épanchemens,
Lorsqu'un mari, plein d'égoïsme,
Dans ces effusions de sensibilité,
Surprenant Zima transporté,
(Cet homme assurément nioit le platonisme),
Le saisit tout tremblant, et d'un bras irrité
Le fit voler par la fenêtre.
Il se rompit un bras, et par terre étendu,
Il s'écrioit : Amour, toi, l'être de mon être,
Hélas ! quoique tu m'aîs perdu,
Quel charme au tien est comparable ?
Qu'il est heureux le cœur que tes traits ont blessé !
Que ton ivresse est douce et desirable !
Lorsqu'on n'a pas le bras cassé.
Du mari soupçonneux l'action impolie
Lui fit faire pourtant quelques réflexions.

Eh quoi ! dit-il bientôt, passerai-je ma vie
A suivre des illusions ?
Dans la saison des fruits m'est-il permis encore
De ne courir qu'après des fleurs ?
Ah ! renonçons aux jeux de mon aurore ;
Ce n'est plus le tems des erreurs.
Faisons ce que fait tout le monde,
Montrons-nous à la cour ; c'est la source féconde
De ce qu'on nomme ici considération.
Suivons la voix de la raison ;
Par les honneurs cimentons ma fortune.
Il confondoit par une erreur commune
La raison et l'ambition.
Dans cette nouvelle chimere,
Il réussit ; il trouva l'art de plaire
Au prince, qui sur lui d'un regard de bonté
Fit pleuvoir les honneurs et la prospérité.
Mais plus il obtenoit de graces,
Plus il en vouloit obtenir ;
Les bienfaits de la cour se pressoient sur ses traces ;
Sa dévorante soif ne pouvoit s'assouvir.
Fatigué d'un état si pénible et si rude :

Non, se dit-il enfin, je ne suis pas heureux;
L'ambition ne peut remplir mes vœux;
Sans cesse dans l'inquiétude,
De dignités et d'honneurs affamé,
Mon cœur languit et seche consumé.
Ah! cherchons un état tranquille;
On n'est heureux que dans la liberté:
Dans une douce obscurité,
Vivons pour nous, et rien n'est plus facile;
Mais vivre seul! . . . c'est vivre tristement.
Cherchons une compagne honnête, douce et sage,
D'un jugement formé, qui m'apporte en ménage
Plus de raison que d'agrément;
Vertueuse plutôt que belle:
La volupté n'a qu'un instant;
Si rien ne la remplace, alors à tire d'aile
Le bonheur fuit et s'envole avec elle;
De la vertu l'attrait est permanent;
Je veux que ma moitié soit pour moi constamment
Une société sûre, aimable et fidelle.
Il trouva ce qu'il desiroit:
Un noble et vertueux objet

S'offrit à partager sa couche fortunée ;
C'étoit ce qu'on appelle une fille bien née.
Son teint étoit fort jaune et son maintien très-froid ;
Sur une taille haute et seche, un long visage
Présentoit un nez long et droit,
Flanqué de deux yeux noirs, de qui le dur langage
Indiquoit clairement l'aigreur,
Et les caprices et l'humeur,
Et le fiel abondant qu'elle avoit en partage.
Deux couches de dévotion
Acheveront de cet objet si sage
Le portrait, qui ressemble à plus d'un, dira-t-on.
Un mois après le mariage,
Zima fut accusé d'être libre, indévot ;
Grondé sans cesse au moindre mot,
Sur sa morale relâchée,
Prêché cinquante fois par jour ;
A la moindre gaîté lâchée
C'étoit un bruit à rendre sourd.
Entrant dans une sainte rage,
Sa dévote moitié faisoit de si beaux cris,
Que Zima, plein d'effroi, désertoit le logis.

Alors s'exhortant au courage,
Il se disoit : Sans doute on doit
S'applaudir d'avoir femme sage,
Dans ce siecle pervers c'est un grand avantage ;
Mais il n'est pas pourtant si grand que l'on le croit.
Une nuit cependant, revenant d'un voyage,
Il entra dans l'appartement
De sa dévote assez étourdiment ;
D'un mari bien appris ce n'est pas là l'usage :
De se faire annoncer il est toujours prudent.
Qui va là ? Quoi ! c'est-vous ? O ciel ! quelle folie !
Dit-elle d'un air courroucé,
Menerez-vous toujours la même vie ?
Courir les grands chemins de nuit ! quelle manie !
Ne serez-vous jamais sensé ?
Zima honteux, embarrassé,
Ne répond rien ; mais par quelques caresses
Voulant chercher à réparer ses torts,
En s'approchant du lit, découvre un autre corps
Gissant dessous les draps ; c'étoit des pécheresses
Un oracle fameux, un pieux directeur,
Un véritable apôtre, un grand prédicateur,

Un homme onctueux et sensible,
Qui par humilité se faisoit bien petit,
Afin d'occuper dans le lit
Le moins de surface possible.
Quoi ! dit alors le bon Zima,
Ce sont des traits d'une Honesta !
Quoique lorsqu'on a femme laide,
Difficile et pleine d'aigreur,
On ne soit pas fâché que quelque ami de cœur
Vienne prendre sa part du poids qui nous excede,
Ce n'est pas là pourtant tout-à-fait le bonheur.
Il s'affranchit alors des peines du ménage,
Et fut se retirer tout seul dans un château.
Là, pendant quelque tems il lui sembla fort beau
De ne plus essuyer ni sermons ni tapage.
Cependant un jour il se dit :
Je suis tranquille ici, mais je n'ai rien à faire.
C'est un tourment que d'être contredit,
Mais de l'ennui, l'oisiveté la mère,
Sur mes jours pèse, et rembrunit
Pour moi du soleil la lumiere.
Essayons de nous faire une occupation.

La mer que cette baie enserre
Peut m'aider à sortir de cette inaction.
Livrons-nous au commerce ; il tente, et ses richesses
S'amoncelent plus vîte encor que ses desirs;
Pour ses vaisseaux l'air n'a que des zéphyrs,
Et l'Océan que des caresses.
Tout réussit sans qu'il forme des vœux :
Dans sa maison vient rouler le Pactole ;
Mais le bonheur toujours plus loin de lui s'envole;
Son cœur se ferme, et rien ne le console,
Au milieu de cet or qui rebute ses yeux :
Ah ! dit-il, je le vois, c'est ce qui me désole,
On a bien du bonheur sans que l'on soit heureux.
Quoique sa femme fût un diable,
Pour le caractere et les traits,
Il avoit une fille ; elle étoit belle, aimable,
Et ne contredisoit jamais;
Il sut lui procurer un époux digne d'elle ;
Mais malgré ce bonheur, son cœur toujours flétri,
Ne saisit de plaisir qu'une foible étincelle.
Ses yeux à peine avoient souri

Au milieu de la pompe et des cris d'hyménée.
Rendre sa fille fortunée
Ne pouvoit dans son cœur y balancer l'ennui.
Au milieu du festin il dit à ses convives :
J'aime ma fille, et donnerois mon cœur,
Pour assurer à jamais son bonheur.
Mais ces émotions si charmantes, si vives,
Ne sont pour moi qu'une lueur ;
Dans la carriere de la vie,
J'ai tout senti, j'ai tout goûté ;
L'amour n'a pas de volupté
Dont mon ame à longs traits ne se soit assouvie ;
J'ai tari toute passion,
Tout épuisé, même l'ambition.
Encor dans la verdeur et la force de l'âge,
A l'espoir de jouir je pourrois me livrer ;
Mais dégoûté de tout, je n'ai pas l'avantage
De pouvoir même desirer.
Eh quoi ! lui dit quelqu'un, rien n'a pour vous des charmes!
N'avez-vous donc pas essayé
D'ouvrir votre ame à la pitié,

De secourir le pauvre humilié,
D'aider les malheureux et de sécher leurs larmes ?
Ah ! ma foi, non, dit-il, je l'avois oublié (*).

(*) Le morceau qu'on vient de lire est imité d'un conte en prose imprimé, et que j'ai suivi presque pas à pas ; je me suis seulement permis de changer la fin. L'Auteur du conte en prose laisse Zima rassasié de tout, sans espoir de trouver le bonheur. Quant à moi, en lui faisant dire par ses amis qu'il lui reste à connoître le plaisir de la bienfaisance, j'ai cru terminer l'ouvrage d'une maniere en même tems plus piquante et plus morale.

VERS

A MADAME LA DUCHESSE DE B****,

*Après une parade dans laquelle j'avois joué le rôle d'un vendeur d'orviétan, la veille de mon départ de B***, où elle restoit.*

Quoique je fasse ici le charlatan,
Je démens bien mon personnage ;
Vous de Vénus et des Amours l'ouvrage,
D'un cœur tendre et reconnoissant
Daignez écouter le langage :
Ce n'est point de l'orviétan.
Qui vous voit, vous trouve charmante ;
Qui vous entend doit se laisser toucher :
Votre beauté séduit, votre esprit nous enchante,
Votre cœur sait nous attacher.

J'ai contre tous les maux une sûre ordonnance,
Et de tous je prétends guérir ;
Mais contre ceux causés par votre absence,
De deux remedes seuls je pourrai me servir :
Je vais loin de votre présence
N'exister que de souvenir,
Et ne vivre que d'espérance.

CONSEILS

A UN POÈTE,

QUI VIENDRA PEUT-ÊTRE.

Toi, qui voudras que tes ouvrages
Passent à la postérité,
Et que par le torrent des âges,
Ton nom ne soit pas emporté :
Crois moi, fuis le ton insipide
Dont ce siecle est empoisonné;
Préfere une gloire solide
Au vain honneur d'être prôné.

Si du poignard de Melpomene,
Tu veux armer ton bras nerveux,
N'enorgueillis jamais la scene
D'un sot fracas de riens pompeux;

Que la raison dicte tes rimes ;
Que tes vers nombreux et touchans,
Au lieu de s'enfler de maximes,
Ne peignent que des sentimens.

Prends-tu le masque de Thalie ?
Allons, sois plaisant si tu peux,
Songe bien qu'il faut que l'on rie,
Et fuis le jargon précieux,
Le ton des modernes Térences,
N'exhalant que l'esprit des fleurs,
Disparoissant sous les essences,
Et succombant sous les odeurs.

Mais fuis aussi d'Aristophane
La trop cynique liberté ;
Garde que ton pinceau profane
Ce qui doit être respecté.
Des ridicules fais justice
Dans des tableaux pleins d'enjoûment ;
Qu'ils soient la satire du vice,
Non les vengeances d'un méchant.

Si tu voulois de Polymnie
Seconder les accords heureux,
Demande alors à ton génie
Des vers coulans, harmonieux.
Mais quoi qu'exigent les caprices
D'un musicien absolu,
Que ce qu'on chante avec délices,
Puisse aussi du moins être lu.

Si ta lyre moins téméraire
Ne veut chanter que les amours,
Tâche d'amuser et de plaire
Par des vers aimables et courts.
Du bon goût distingue les traces;
Ne prends point un faux coloris;
Sans parler de *fleurs* et de *graces*,
Qu'on en trouve dans tes écrits.

Qu'il est d'autres conseils encore ! . . .
Mais je ne finirois jamais;
Et puis, tu n'es pas près d'éclore;
Un mot de plus, et je me tais.

Tous nos Auteurs à froide flamme
Voudroient nous faire croire un point :
C'est qu'en effet ils ont une ame,
En as-tu comme eux ? n'écris point.

VERS

A MADAME LA MARÉCHALE DE M***,

QUELQUES JOURS AVANT SON DÉPART DU ROUSSILLON,

Sur un tableau de fleurs et de fruits peint par elle d'après nature, au mois de Janvier. On voit dans le fond de ce tableau les Pyrénées couvertes de neige.

Des trésors de nos champs vous tracez la peinture;
Sous vos pinceaux ils sont plus éclatans.
Ici votre départ va flétrir la nature;
Vous nous laissez l'hiver, et gardez le printems.

VERS

A LA MÊME,

Après une plaisanterie de société dans laquelle quelqu'un vêtu en charlatan avoit distribué un baume qu'il nommoit le baume des quatre couleurs.

Du baume des quatre couleurs,
Tout le monde connoît le pouvoir incroyable;
J'en connois un plus admirable;
Avec deux seulement il charme tous les cœurs:
C'est celui de vos yeux pleins d'une douce flamme.
Avec ces deux couleurs ils nous donnent des loix,
En réfléchissant à la fois
Celle de votre esprit et celle de votre ame.

TRADUCTION

D'UNE PIECE LATINE

DE JEAN BONNEFONS,

POÈTE D'AUVERGNE.

Dic, acus, mihi, &c.

RÉPONDS, aiguille trop cruelle?
Que t'a fait la main de ma belle;
Que t'a fait cette main dont les Graces, l'Amour,
Ont pris soin de former, d'arrondir le contour?
Pourquoi donc si souvent ta pointe blesse-t-elle
Ses doigts de roses et de lis,
Ses doigts si délicats, si tendres, si jolis?
Qu'ont-ils donc fait? quel est leur crime?
Abandonne, crois-moi, cette douce victime;
Mérite-t-elle ta fureur?
Tourne-toi plutôt vers son cœur,

Plus dur que le rocher, plus froid, plus insensible;
Fixe ton aiguillon vainqueur
Bien-avant, bien-avant, dans ce cœur inflexible.
Dans cet asyle inaccessible,
Si ton dard acéré parvient à s'enfoncer,
Que ta victoire sera belle
D'avoir percé ce cœur rebelle,
Que les fleches d'Amour n'ont jamais pu blesser!

TRADUCTION

D'UNE PIECE ANACRÉONTIQUE

DU GUARINI,

Punto da un' Ape , &c.

CERTAINE abeille téméraire,
Dont l'Amour déroba le nectar enchanteur,
Piqua ce Dieu : Jugez de sa fureur.
Plein de vengeance et de colere,
Sur les levres de ma bergere,
Qui de la rose effacent la couleur,
Il déposa cette douce liqueur :
De mon vol, leur dit-il, comme de ma douleur,
Je veux que vous soyez le monument fidele ;
Quiconque imprimera sur cette fleur nouvelle
Un baiser tendre et plein d'ardeur,
Sentira dès l'instant dans ce baiser flatteur,
De l'abeille, pour moi, si douce et si cruelle,
Sur la bouche le miel, l'aiguillon dans le cœur.

TRADUCTION

DE LA PREMIERE ODE D'HORACE,

Mœcenas, atavis, &c.

MÆCENE, dont la race antique
Remonte aux rois les plus puissans,
Cher appui de mes jours, doux honneur de mes chants;
Les uns dans le stade olympique,
D'une poussiere noble aiment à se couvrir;
Si leur essieu brûlant, au gré de leur desir,
Evite la borne fatale,
Alors la palme triomphale,
Le laurier dont ils sont couverts,
Les place au rang des dieux, maîtres de l'univers.
Les autres sont heureux, si la tourbe légere,
Les éleve en tumulte au faîte des honneurs;
Et ceux-là, si des grains de la Lybie entiere,
Ils comblent les greniers dont ils sont possesseurs.

Qui cultive en repos le tranquille héritage
Que lui transmirent ses ayeux,
Pour les trésors d'Attale offerts à tous ses vœux,
N'iroit pas, nocher sans courage
Fendre sur un vaisseau l'océan furieux.
Le marchand, en butte à la rage
Du terrible Africus, luttant contre les flots,
Ne desire que le repos,
Et regrette le doux rivage;
Mais on le voit bientôt, échappé du naufrage,
Craignant l'affreux besoin, radouber ses vaisseaux.
D'autres souvent de leurs journées
Prennent des heures fortunées;
Ils vont sous des berceaux frais et délicieux,
Auprès des fontaines limpides,
Employer ces momens rapides,
A savourer du massique bien vieux.
D'autres aiment les camps et les sons des trompettes
Mêlés à celui des clairons,
Et la guerre en horreur aux meres inquietes.
Le chasseur parmi les glaçons,
Oubliant sa tendre compagne,

Erre la nuit dans la campagne ;
Soit que ses chiens dans les forêts
Suivent une biche légere,
Soit qu'un sanglier en colere
Ait brisé ses fragiles rêts.
Pour moi, les couronnes de lierre,
Docte prix des fronts glorieux,
M'éleveront au rang des dieux.
Le bosquet frais et solitaire
Consacré par les jeux divins
Et des Nymphes et des Sylvains,
Me séparera du vulgaire.
Si toutefois Euterpe veut guider
Les accords de ma flûte, ou bien si Polymnie
Ne dédaigne pas d'accorder
De Lesbos la lyre chérie ;
Si tu me mets au rang des lyriques fameux,
De mon front élevé, je frapperai les cieux.

VERS

A Mme. DE LA H***,

Pour le jour de sa fête.

De votre fête, hier, vous nous fîtes mystere.
Moins que vous je serai discret.
Depuis long-tems nous gardons un secret
Qu'en vérité je ne puis plus vous taire :
Vous possédez les dons du caractere,
Ceux de l'esprit et ceux de la raison ;
Vous avez des talens et de l'instruction,
Et des graces sans y prétendre ;
Vos vertus vont de pair avec vos agrémens ;
Votre ensemble séduit, et vos yeux sont charmans.
Permettez-moi de vous l'apprendre.

ELPIDE,

CONTE

TRADUIT D'UN VIEUX MANUSCRIT LATIN TROUVÉ DEPUIS PEU.

AUGUSTE n'étoit plus ; le regne de Tibere
Déja par son contraste étonnoit les Romains ;
Cherchant de plus heureux destins,
Un vieillard, dont le caractere
Et les talens en des jours plus sereins,
L'avoient fait autrefois distinguer par son maître ;
L'empire ayant changé, d'un asile champêtre
Assez distant de Rome, avoit fait son séjour.
Comme il avoit vécu vertueux à la cour,
Il étoit fortuné dans cette solitude.
Quelques anciens amis, le repos et l'étude,
Faisoient tous ses plaisirs, partageoient ses momens.
Elpide étoit son nom ; dans l'hiver de ses ans,

Il conservoit une mémoire heureuse,
Une tête encor fraîche, une douce gaîté,
Du ressort dans l'esprit, de la vivacité,
Et ce goût délicat qui rendit si fameuse
Cette cour où long-tems il avoit existé.
Il avoit fait des vers dans sa jeunesse,
Et ce talent dans sa vieillesse
Ne l'avoit pas encor quitté.
Un soir d'été, que la lumiere
De l'astre étincelant en traits vifs, mais voilés,
Se réflétant sur la masse légere
Des nuages amoncelés,
A travers un chemin de rubis et d'opale,
Sembloit se perdre dans les mers;
Cette richesse sans égale,
Cette pompe des cieux et ces effets divers,
L'invitant à l'extase, il composoit des vers.
Un vieux chêne lui prête une ombre hospitaliere;
Devant son toît, sur le fût renversé
D'une colonne il s'est placé.
Des pleurs de tems en tems humectent sa paupiere;
Par le dieu de Délos il paroît oppressé;

Son air est inspiré ; le zéphyr sur sa tête
Se joue et fait voler ses cheveux blancs.
Eclairé d'un jour doux par les rayons mourans,
Sous cet arbre qui les arrête,
Moitié couvert et moitié nu,
Ce vénérable chef, ce chef octogénaire,
Du talent et de la vertu
Porte le sacré caractere.
Tout-à-coup devant lui s'éleve la poussiere ;
D'un quadrige doré les coursiers écumans,
Qui sembloient voler dans les plaines,
S'arrêtent. Un jeune homme aux traits doux et touchans,
A son esclave a confié les rênes ;
Il s'avance, et lui dit : Daignez me pardonner ;
Vous méditiez ; je vous trouble sans doute.
Au desir de savoir je me laisse entraîner.
Ce goût si vif dans ce moment me coûte
Peut-être une indiscrétion.
Par votre air d'inspiration,
Si l'on en juge, vos pensées
Vers un objet sublime, intéressant,

Dans ce moment sont élancées ;
Peut-on savoir ce qui les a fixées ?
Comme d'un assoupissement
Le vieillard revenu, répond en souriant :
Très-volontiers ; ce n'est pas un mystere.
Je composois des vers. A ce talent,
Peu fait pour un octogénaire,
Que je me livre encor, vous paroîtrez surpris ;
Mais les muses que je suivis,
Que j'adorai dans ma jeunesse,
Ne m'ont pas tout-à-fait retiré leurs faveurs,
Et répandent encor des fleurs
Sur les glaces de ma vieillesse.
Ne regardez pas l'art des vers,
O mon fils ! comme un art futile ;
Il orne la raison, il instruit l'univers,
Il s'ouvre vers le cœur un chemin plus facile ;
Polit les mœurs, adoucit les esprits,
Ennoblit le langage, éleve le génie,
A tous les arts donne l'ame et la vie,
Et même à la science ajoute plus de prix.

LE JEUNE HOMME.

Croyez qu'ainsi je l'apprécie.
connois tous les noms des poètes fameux ;
Sans doute le vôtre avec eux
Est pour jamais gravé dans ma mémoire.

ELPIDE.

Je doute fort qu'il soit parvenu jusqu'à vous;
D'avoir un nom, Elpide peu jaloux,
Trop paresseux pour rechercher la gloire,
N'a couru qu'après le bonheur.
Dans la société d'Horace et de Virgile,
De Mœcénas, même de l'Empereur,
Je l'ai goûté jadis. Dans ce séjour tranquille
Je le trouve aujourd'hui. Les champs, la liberté,
Le peu d'amis qui m'est resté,
Voilà ce qui me le procure.
Je m'entretiens avec ces vieux amis
De la vertu, de la nature,
Et des beaux jours de la littérature,
Trop tôt, hélas ! évanouis.

Le jeune Homme.

Que dites-vous ? ô ciel ! les talens, le génie
Ne seroient plus ce qu'ils furent jadis ?
De nos beaux jours, quoi ! la gloire est finie ?
Je ne le pensois pas. J'aurois cru les esprits,
Dans ce siecle où le goût domine,
Plus exercés, plus brillans, plus polis,
Le jugement plus sûr, la critique plus fine,
Les tons mieux distingués, les effets mieux sentis,
Le style plus soigné, l'éloquence plus pure,
Plus de choses dans les écrits,
Plus d'entente de la nature,
De chaleur et de coloris.
Nous voyons la philosophie
Animer, soutenir, nourrir la poésie,
Lui prêter des charmes plus grands,
Une grace nouvelle, un plus touchant langage. . . .

Elpide.

Que d'erreurs, de jargon ! de mots vuides de sens !
Ce n'est pas le chagrin des ans

Qui

Qui me fait déprimer cet âge,
Jeune homme, croyez-moi ; mais ces auteurs fameux,
Dont vous méconnoissez le mérite et la gloire,
Vivent-ils dans votre mémoire ?
Venez un seul instant converser avec eux ;
Je ne veux qu'un instant pour vous faire connoître
Votre erreur et la vérité,
Et pour vous rendre à jamais dégoûté
De ce moderne ton que vous croyez seul être
Le ton de la nature et celui du talent. —
Il l'introduit alors dans un appartement,
D'un loisir studieux asile favorable,
Où d'un côté l'on voit un amas innombrable
De volumes par-tout confusément épars,
Tandis que vis-à-vis, Virgile, Homere, Horace,
A peine arrêtent les regards :
En tout genre, dit-il, le bon tient peu de place ;
Je ne garde ce tas que pour faire sentir
Tout le mérite du contraire ;
C'est l'ombre, et voici la lumiere ;
J'espere qu'à ses traits vos yeux pourront s'ouvrir.
Il prend alors la divine Enéide ;

Il en lit quelques chants, puis Horace à son tour,
Il leur fait succéder un poëme du jour.
A cette lecture insipide,
Son éleve marqua, surpris et rebuté,
L'impatience la plus vive.
Dans un festin, tel seroit un convive,
Si, dès qu'il auroit savouré
D'un nectar vif et pur la seve généreuse,
On lui versoit un vin à liqueur doucereuse,
Par un art perfide altéré.
Eh bien! lui dit alors son maître,
Vous aviez oublié ces vers dignes des dieux:
Si vous les sentez bien, placez à côté d'eux
Ces ouvrages prônés qui viennent de paroître,
Tous ces auteurs guindés et précieux.
S'exalter sans chaleur, versifier sans peindre,
Déprimer le chef-d'œuvre où l'on ne peut atteindre
Ou, des traits imposteurs d'un pinceau brillanté,
Altérer les objets et farder la nature,
Déplacer chaque mot, forcer chaque tournure;
Pour paroître léger, être faux, apprêté;
A chercher vainement la grace et la finesse,

Sans cesse s'épuiser, et ne trouver sans cesse
Que la fadeur, la puérilité;
Ou bien, au bout d'une tirade obscure,
A quelque phrase vague attachant la mesure,
Croire instruire son siecle et la postérité,
Et faire la leçon aux hommes;
Nous bercer des grands mots, vertus, humanité,
Prétendre d'un seul vers réformer les royaumes,
Rendre aux peuples leur liberté,
Et des abus de leur autorité,
Punir les rois en brisant leur puissance;
Voilà de vos auteurs le mérite vanté.
Vain combat de la vanité,
Vaine lutte de l'importance
Contre le manque de talent,
Genre qu'encourage à présent
De certains beaux esprits l'aridité pompeuse;
Par leur verve indigente autant que fastueuse
Le vrai talent est enfoui,
Ou plus souvent gênant en lui
Son impulsion naturelle,
Ils le forcent d'être fidele

A suivre le sentier qu'ils veulent seul ouvrir.
Pour arriver à la gloire éphémere
Que démentira l'avenir,
Ils voudroient fermer la barriere
De la route qui mene à la postérité;
Ils craignent que quelque ame fiere,
En recouvrant sa liberté,
Ne fasse voir les fers qui l'avoient enchaînée,
Et ne mette Rome étonnée
Dans le secret de leur stérilité.
D'autres, moins despotes, plus sages,
Ont des succès aussi brillans;
Ils n'enchaînent pas les talens,
Mais ils nuisent par leurs ouvrages,
Et dépravent le goût qu'avoit mûri le tems.
Nourri du suc des fleurs nouvelles,
Cet auteur papillon, des soupers le héros,
L'Homere des boudoirs, le Linus des ruelles,
D'un ambre affadissant exhale au loin les flots.
Pour fuir ce ton miellé, dans un excès contraire,
Cet autre s'est précipité,
Pensant être sublime en son obscurité;

De l'antique Ennius singeant le caractere ;
D'un style rocailleux, d'un coloris heurté,
Il croit tirer sa gloire, et que s'il ne peut plaire
Au public un peu rebuté,
L'équitable postérité
Admirera du moins ce ton mâle et sévere,
Et divinisera son heureuse âpreté.
Cet autre auteur si prôné dans la ville,
Doux, bien doux, mais si foible, et qu'on nomme facile,
Sur le duvet se traîne, et mollement,
Alonge un vers à l'autre ressemblant ;
Pâle, énervé, sans caractere,
Sur la trompette épique il ose cependant
Porter une main téméraire ;
Tel on verroit un foible enfant,
Qui, séduit par l'éclat de l'acier impassible
Des armes du dieu des combats,
De son glaive pesant voudroit armer son bras,
Ou supporter le poids de son casque terrible.
Pour ces auteurs qu'un jour voit éclore et mourir,
Héros de coterie, insectes littéraires,
De qui le seul emploi dans leurs petites spheres,

Est de piquer ou d'endormir,
A peine de leurs noms laissant le souvenir,
Ils planent sur les fleurs, passent avec les roses,
Ou meurent en dardant leurs foibles aiguillons.
Mais quel est le mortel qui sur de plus hauts tons
Chantera de plus grandes choses,
Peindra l'Hespérien défendant ses moissons,
Et fera les apothéoses
Des Fabius et des Catons ?
Qui rendra le poignard à Melpomene en larmes ?
Quel mortel animé d'une franche gaîté,
Du naturel et de la vérité,
Près de Thalie amenera les charmes ?
Dieux ! que de ces deux sœurs le visage est changé !
Mourantes sous le poids de la métaphysique,
Leur corps de cent maux affligé,
A peine à soutenir un front philosophique,
Et de sentences surchargé.
Dans ce siecle fécond en vérités sublimes,
Même les histrions, les mimes, les farceurs,
De la philosophie empruntent les couleurs,
Et ne parlent que par maximes.

Quelle différence de ton
De ces écrits à ceux qui charmoient vos ancêtres !
Ils paroient de fleurs la raison ;
C'étoient, au lieu de pédantesques maîtres,
Des amis qui parloient au cœur ;
Ils n'avoient ni chagrin, ni morgue, ni hauteur.
Philosophique intolérance,
Ah ! combien vous étiez loin d'eux !
Une froide et dure sentence
Jamais n'enfloit leurs vers ambitieux !
Sous des voiles brillans, sous de riches images,
Cachant l'utilité de leurs instructions,
Sans révolter les passions,
Les combattre dans leurs ouvrages,
C'étoit leur soin. Ouvrez ces Poëmes charmans :
Vous n'y verrez point d'argumens,
D'orgueil, d'humeur, de sécheresse ;
Par-tout le sentiment, qu'inspire la sagesse
A la verve rapide et brûlante imprimé,
N'y souffre rien de froid, d'inanimé ;
Tout est en mouvement, tout vit, tout intéresse.
Craignant de n'arriver jamais

A la hauteur désespérante
De ces modeles si parfaits,
Dans une route différente,
De modernes auteurs, sans doute, ont mérité
Une juste célébrité;
Sans doute, dans leurs chants, sans cesse célébrées,
Avec chaleur et liberté,
Triomphant de l'erreur, des vertus éclairées
Ont fait sentir leur charme et briller leur clarté;
Mais sur leurs pas, sans avoir leur génie,
L'essaim d'imitateurs, qui s'est précipité,
A détruit toute verve et toute poésie,
En voulant arriver à l'immortalité;
Plus de couleur chez eux, plus de feu, d'énergie,
Rien que de froids raisonnemens,
Des sophismes outrés, de pompeux argumens,
Et de grands mots sans harmonie.
L'amour lui-même étoit devenu raisonneur;
Dans les pieces les plus légeres,
Les bergers amoureux, sans s'adresser au cœur,
Dans la philosophie avançoient leurs bergeres.
Loin de ce genre fatigant

Depuis on a voulu pourtant
De sentimens plus vrais hasarder la peinture,
Se rapprocher de la nature ;
Mais elle semble fuir ces aveugles enfans,
Ces ingrats qui l'ont négligée,
Long-tems méconnue, outragée ;
Elle semble à leurs yeux voiler ses agrémens ;
Elle n'est que trop bien vengée
Par leurs fades tableaux, par leur faux coloris,
Le ton forcé qui regne en leurs écrits,
Et d'après leurs portraits on la croiroit changée ;
Chacun est prêt à la saisir,
A chaque instant il croit l'atteindre ;
Elle est devant nos yeux ; on pense la sentir,
Et personne ne sait la peindre.

Ne croyez pas que tout soit épuisé,
C'est le talent qui manque, et non pas la matiere.
Sur les pas de Virgile et d'Horace et d'Homere ;
De s'exercer encor il n'est pas mal-aisé ;
Cette nature, et si vaste et si belle,
Dans chaque objet vous présente un modele ;
Ses tableaux, ses effets, ses tons multipliés,

Sont toujours neufs et toujours variés.
Dans la nature, chaque chose
A des côtés si différens;
Il n'est pas de feuille de rose
Qui ne puisse fournir à mille sentimens.
Des passions parcourez le dédale,
Du cœur humain sondez avec lenteur
L'inépuisable profondeur.
Par le flambeau de la morale,
Eclairez ses replis, n'en craignez pas l'horreur.
Instruit dans cette vaste et sublime science,
Profitez de leur connoissance
Pour exciter la pitié, la terreur.
Peignez-nous notre propre histoire,
Les combats des vertus, le tumulte des sens;
Que l'on se reconnoisse à vos tableaux frappans;
Arrachez de nos cœurs les applaudissemens,
Et sur ces grands effets élevez votre gloire;
Sur le luth qu'aux graves accens
Jadis a consacré Tyrtée,
De la patrie épouvantée,
Rendez les pleurs, les cris touchans;

Et de ses belliqueux enfans
Réveillant le mâle courage,
Contre le Dace et le Parthe sauvage,
Tournez leurs javelots sanglans;
Chantez de nos héros les hautes destinées,
Chaque pays, de Mars produit des nourrissons,
Et si Troye enfanta ses Hectors, ses Enées,
Rome compte ses Scipions.
J'indique la matiere au sublime génie
Capable d'embrasser ces sujets glorieux.
Pour ceux qui, comme moi, loin d'un destin fameux,
A de moindres efforts ont borné leur envie,
Qui, sur les pas d'Anacréon,
Cueillent des fleurs, suivent les Graces,
Quelquefois effleurent les traces,
Ou de Moschus, ou de Bion;
Et contens de saisir à l'ombre de ces hêtres
La douce modulation,
L'accent des chalumeaux champêtres,
Que pour jamais a consacré le nom
De Théocrite et de Virgile;
Que leur ton soit coulant, naturel et facile;

Qu'ils ne cherchent point à briller;
Que n'épuisant jamais sentiment ni finesse,
Ils sachent les éparpiller;
Que leurs vers soient pleins de mollesse,
Bien peu de mouvemens, beaucoup de liberté,
Une negligente souplesse,
Et le piquant de l'ingénuité;
Qu'ils puissent joindre à l'harmonie,
A ces avantages divers,
Ce ton du cœur et cette bonhomie
Qui fait aimer l'auteur comme les vers (1).
Echo, dans les sombres vallées,
Répete leurs accens nouveaux;
Les nuits sont à peine troublées
Par le son des légers pipeaux;

---

(1) On diroit que l'aureur a voulu faire ici le portrait de la Muse fraîche et champêtre de M. le Chevalier de Florian, de qui on peut bien dire avec raison :

. . . . . . *Molle atque facetum*
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Il se mêle au bruit des feuillées,
Des douces vagues des ruisseaux ;
Avec les Graces demi-nues,
Vénus danse sur le gazon ;
Diane s'entoure de nues,
Pour caresser Endymion.
Brillez, Lune douce et paisible,
Vous êtes l'astre du bonheur ;
Répandez sur l'homme sensible
Votre favorable lueur ;
Disposez l'ame à la tendresse,
Faites-la rêver doucement ;
Donnez plus de force à l'amant,
A l'amante plus de foiblesse ;
De vos rayons voluptueux,
Que tout ressente l'influence,
Et que l'univers soit heureux
Dans le sein de la jouissance.
Et vous, apprenez à sentir,
Beautés, soyez plus raisonnables ;
Consacrez la nuit au plaisir,
Le jour vous serez plus aimables.

Ainsi, pénétrant dans les cœurs,
On les dispose à la tendresse ;
A table encore, la vieillesse
S'enivre de rêves flatteurs ;
Le vin de Cécube et Formie,
A chaque instant fournit de nouveaux traits ;
De l'Amour, de Bacchus et du dieu d'Aonie,
Le feu ne s'épuise jamais ;
Ces dieux sans cesse sur la terre
Font naître de nouvelles fleurs,
Et parent de lauriers, de roses et de lierre
Le front de leurs adorateurs.
Mais l'ombre à noirs torrens descend dans les campagnes;
Déja l'on ne voit plus la cîme des montagnes ;
Il faut nous séparer. Quand Rome et ses plaisirs
Vous laisseront quelque moment tranquille,
La paix et l'amitié vous offrent cet asyle :
Venez leur donner vos loisirs.
Elpide se tut. Le jeune homme
Remonta pensif dans son char,
Et d'un pas lent regagna Rome.
Ces livres qu'autrefois il tenoit à l'écart,

Il les relut cent fois ; et par les flammes
Fit dévorer ces modernes Auteurs,
Embryons sans corps et sans ames,
Honte de Rome et tourment des Lecteurs.
Il fit des vœux pour voir dans l'Ausonie
Des poètes nouveaux, du vrai beau sectateurs,
Qui dans leur cœur trouvassent leur génie,
Raisonnables, non raisonneurs,
Peintres, et non dissertateurs ;
Brillans, non pas d'esprit, mais d'ame et d'harmonie.
Fille du ciel, divine Poésie,
Nous as-tu quittés pour jamais ?
S'écrioit-il souvent : ah ! puisse ta lumiere
Revenir éclairer ces lieux où tu régnois,
Et répandre encor ses bienfaits
Sur Rome veuve et solitaire !
Il formoit un jour ces souhaits,
Quand tout-à-coup il vit paroître
Une Muse au front radieux.
La sincérité de tes vœux
Mérite bien qu'à toi je dévoile mon être,

Lui dit-elle ; je suis compagne d'Apollon ;
Par ma voix, en ces lieux, il veut régner en maître ;
Tu m'entendras chanter l'imagination,
J'embellirai la fiction
De tous les agrémens que l'art peut se permettre ;
La douceur de mes vers charmera tous vos maux ;
L'oreille avec plaisir recevra leur cadence ;
Je vous présenterai les plus riches tableaux ;
Et l'on sentira ma présence
A la chaleur de mes pinceaux (1).
J'adresserai mes chants à la nature ;
Bientôt après, sur des tons solemnels,
Je la peindrai libre, féconde et pure,
Fixant le vrai bonheur au pied de ses autels.
Dans ses secrets je saurai la surprendre,
M'élevant jusqu'à ses hauteurs,

---

(1) Sans doute qu'un Poëte fameux de ce tems-là préparoit, comme de nos jours M. l'Abbé de Lille, un Poëme sur l'imagination, dont quelques morceaux entendus avoient produit le plus grand effet.

Saisissant ses accords, dans mes vers créateurs,

On croira la voir et l'entendre (1).

---

(1) Nouvelle occasion de surprise ! Si on pouvoit soupçonner que l'original de cette traduction est de ce siecle, on diroit qu'il a voulu parler d'un Poëme de *la Nature*, par M. le Brun, ouvrage nourri de pensées sublimes.

TRADUCTION

D'UN MORCEAU DU *PASTOR FIDO.*

Mira d'intorno, Silvio, &c.

Autour de toi jette les yeux,
Tout reconnoît l'amour, et tout est son image ;
Vois l'univers éclairé par ses feux,
Sa beauté n'est que son ouvrage ;
Le ciel, la terre et les profondes mers,
Ces arbres, ces oiseaux, tous ces êtres divers,
Sont animés de sa flamme puissante ;
Tu vois cette étoile brillante
Qui de l'aurore annonce le retour,
Eh bien ! elle brûle d'amour,
Et de son fils elle éprouve l'empire ;
Elle nous fait aimer, mais elle aime à son tour ;
Vois sa lueur douce, amoureuse,
Peut-être que dans ce moment
Elle vient de quitter le sein de son amant ;

Comme elle verse au loin une lumiere heureuse !
Comme son disque est pur et rayonnant !
Dans les forêts, ces bêtes menaçantes,
Qui répandent par-tout l'épouvante et l'horreur,
Des plaisirs de l'amour connoissent la douceur;
Et les dauphins légers, les baleines pesantes,
Au fond des ondes écumantes,
Sentent ses traits et son ardeur.
Cet oiselet, dont le ramage
Est si varié, si touchant,
Et qui de feuillage en feuillage,
Vole et sautille en folâtrant,
Tantôt sur le myrte odorant,
Tantôt sur le hêtre sauvage,
Ah ! s'il parloit notre langage,
Nous l'entendrions cent fois chantant,
Cent fois répétant : j'aime, j'aime.
Au fond du cœur son amour est extrême,
Sa voix sait exprimer ses feux.
Celle que son ame desire,
Le doux objet de ses chants, de ses vœux,
Entend bientôt ce qu'il veut dire :

Elle comprend son amoureux souci,
Et répond : j'aime, j'aime aussi.
Erre dans la plaine fleurie;
Tous ces troupeaux mugissent de desir :
Entends-tu les lions rugir ?
Non, ce n'est pas toujours de rage et de furie,
C'est quelquefois d'amour et de plaisir.
De ce Dieu tout reçoit la vie,
Tout aime, dans les cieux, sur terre, au fond des mers,
Tout brûle; et si ton cœur est toujours inflexible,
Silvio, dans tout l'univers
Tu seras le seul insensible.
Quitte, jeune insensé, la chasse et les déserts;
Profite mieux de ta jeunesse,
Et consacre tes jours au dieu de la tendresse.

FRAGMENT D'UNE RÉPONSE A UNE LETTRE MÊLÉE DE PROSE ET DE VERS,

Adressée à l'Auteur par M. le Marquis DE ST. . . . . .

. . . .
. . . . . . Vous avez beau dire que votre Muse est paresseuse, le feu charmant qui regne dans tout ce qu'elle vous dicte, dépose contre vous; c'est de la mienne dont je devrois me plaindre, si je travaillois pour la gloire.

MAIS cette brillante chimere,
Cette erreur ne m'a point tenté;
J'ai fait des vers pour ma bergere,
Jamais pour la postérité.

Ah ! d'une histoire mensongere,
Laissons les récits fabuleux ;
Instruisons-nous de l'art de plaire,
Cherchons le secret d'être heureux ;
Suivons le sentier solitaire
Où nous conduisent nos desirs,
Et sous les ombres du mystère,
Cachons nos vers et nos plaisirs.

Oui, Monsieur, le grand jour importune, la célébrité n'est bonne à rien.

Si le bonheur peut exister,
C'est sous des roses qu'il doit être ;
Nous passons à nous tourmenter
Des momens faits pour le connoître
Et destinés à le goûter.
L'ombre des lauriers l'épouvante,
Il fuit le cèdre audacieux ;
Il rampe sous la fleur naissante,
Il suit le jasmin tortueux,
Qui s'entrelace, qui serpente,
Et sous une voûte odorante

Sait le cacher à tous les yeux ;
C'est là, c'est là qu'il faut le suivre,
Dans une tendre obscurité ;
C'est là que sa main nous enivre
De l'eau du plus charmant Léthé,
Et dans ce séjour enchanté
L'on apprend qu'il vaut bien mieux vivre
Un instant pour la volupté,
Que douze siecles dans un livre.

Ne me souhaitez donc pas, Monsieur, le bâton de Maréchal de France, ni l'immortalité. Je suis un peu comme vous voulez être ; vous le dites au commencement de votre lettre avec tant de charme ! paresseux et amant, c'est là le bonheur de la vie. Si la jeunesse pouvoit être immortelle, je demanderois aux dieux de m'accorder cette faveur ; mais ce souhait est fou. Voici quels sont mes vœux :

Je veux aimer toute ma vie,
Si ce n'est pas d'amour, ce sera d'amitié ;
Je veux que mes amis m'aiment à la folie,
Et du reste du monde exister oublié ;

Je veux faire des vers pour jouir de moi-même,
Pour contenter mon esprit et mon cœur ;
Je renonce à l'honneur suprême
D'être cité comme un auteur.
Je voudrois du plaisir, et non pas de la gloire ;
Je voudrois du repos, et non pas de l'ennui ;
Vivre de mon vivant, et non pas dans l'histoire ;
Et pouvoir dire : j'ai joui.
Je voudrois traîner ma vieillesse,
Sans repentir et sans douleur ;
Et mourant regretté de ce qui m'intéresse,
N'avoir de tombeau que son cœur.

FIN.



Airs contenus dans ce Recueil.

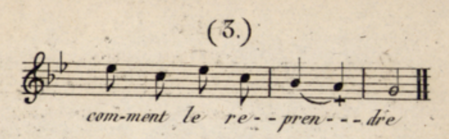
ROMANCE

En vieux Langage.



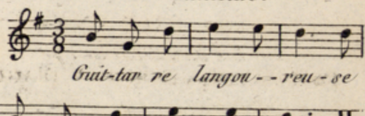


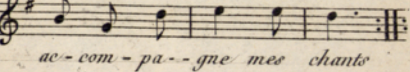
-cis poi--gnans car ne suis
plus en ce ri---va-ge.
Autre ROMANCE
En vieux Langage.
Paroles et Musique de Mr. le Cte. D'AGUILAR.
Ce tems s'en est bien
vi-te al--lé ou j'ai-
-mois d'un a--mour si
ten--dre tout mon plai-sir s'est
en--vo---lé las ne sçais

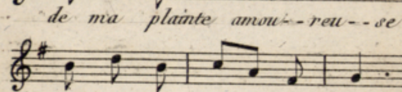


ROMANCE

Sur un Air *Catalan.*

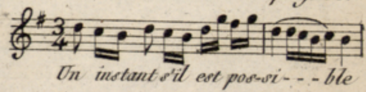






CHANSON

Sur l'Air *d'un Menuet Espagnol.*



amour sois moins in-fle--xi-----ble

cesse dega-rer laisse respi--rer

un cœur trop sen--si--ble

pour les plus fideles amans n'as tu donc que des tour-

-mens ces cœurs légers inconstans fri-vo-

-les faux imparfaits que rien ne trouble ja-

-mais jou--is--sent ils seuls en

paix de tes bien--faits.

Richomme Scripsit.









